

Beate et Serge Klarsfeld

Mémoires



fayard Flammarion

Leur couple est une légende, leur biographie une épopée. Pourtant, rien ne prédestinait cette fille d'un soldat de la Wehrmacht et ce fils d'un Juif roumain mort à Auschwitz à devenir le couple mythique de « chasseurs de nazis » que l'on connaît.

Leur histoire commence par un coup de foudre sur un quai du métro parisien entre une jeune fille au pair allemande et un étudiant de Sciences Po. Très vite, avec le soutien de Serge, Beate livre en Allemagne un combat acharné pour empêcher d'anciens nazis d'accéder à des postes à haute responsabilité. Sa méthode : le coup d'éclat permanent. Elle traite ainsi de nazi le chancelier Kurt Georg Kiesinger en plein parlement, puis le gifle en public lors d'un meeting à Berlin, geste qui lui vaut de devenir le symbole de la jeune génération allemande. Leur combat les conduit aux quatre coins du monde. En France, ils traînent Klaus Barbie devant les tribunaux et ont un rôle central dans les procès Bousquet, Touvier, Leguay et Papon. Ni les menaces ni les arrestations – notamment lors de leur tentative d'enlèvement de Kurt Lischka, ancien responsable de la Gestapo – ne parviennent à faire ployer un engagement sans cesse renouvelé jusqu'à aujourd'hui.

Dans cette autobiographie croisée, Beate et Serge Klarsfeld



Prix France : xx,xx€



9 782081 255241

fayard Flammarion

MÉMOIRES

DES MÊMES AUTEURS

SERGE KLARSFELD

- Le Mémorial de la déportation des Juifs de France*, Paris, éd. FFDJF, 1978. Seconde édition revue et augmentée, 2012.
- Le Livre des otages*, Paris, Les Éditeurs français réunis, 1978.
- L'Album d'Auschwitz*, New York, The Beate Klarsfeld Foundation, 1980.
- Le Mémorial de la déportation des Juifs de Belgique*, avec Maxime Steinberg, Bruxelles, Union des déportés juifs, 1981.
- Vichy-Auschwitz. Le rôle de Vichy dans la « solution finale » de la question juive en France*, vol. I : 1942, vol. II : 1943-1944, Paris, Fayard, 1983 et 1985. Rééd. in *La Shoah en France*, vol. I, Paris, Fayard, 2001.
- Les Enfants d'Izieu*, Paris, A.Z. Repro, 1984.
- La Rafle de la rue Sainte-Catherine à Lyon*, Paris, éd. FFDJF, 1985.
- A Painter in the Sonderkommando at Auschwitz-Birkenau*, catalogue des œuvres de David Olère, New York, The Beate Klarsfeld Foundation, 1989.
1941. *Les Juifs en France : préludes à la solution finale*, Paris, éd. FFDJF, 1991.
- Les Transferts de Juifs de la région de Marseille vers les camps de Drancy ou de Compiègne en vue de leur déportation*, Paris, éd. FFDJF, 1992.
- Les Transferts de Juifs du camp de Rivesaltes et de la région de Montpellier vers le camp de Drancy en vue de leur déportation*, Paris, éd. FFDJF, 1993.
- Le Calendrier de la persécution des Juifs de France, 1940-1944*, Paris, éd. FFDJF, 1993. Rééd. in *La Shoah en France*, vol. II et vol. III, Paris, Fayard, 2001.
- Nice-Caserne Auvare, 1942 ; Nice-Hôtel Excelsior, 1943-1944*, Paris, éd. FFDJF, 1993.
- Le Mémorial des enfants juifs déportés de France*, Paris, éd. FFDJF, 1994. Rééd. in *La Shoah en France*, vol. IV, Paris, Fayard, 2001.
- Georgy, un des quarante-quatre enfants de la Maison d'Izieu*, Paris, éd. FFDJF, 1997.
- Hommage à trois scientifiques juifs déportés de France*, Paris, éd. FFDJF, 1999.
- L'Étoile des Juifs*, Paris, L'Archipel, 2002.
- Adieu les enfants (1942-1944)*, Paris, Fayard, coll. « Mille et une nuits », 2005.

BEATE KLARSFELD

- Kiesinger*, Darmstadt, Melzer Verlag, 1969. Préface de Heinrich Böll.
- Partout où ils seront*, Paris, Édition spéciale, 1972.
- Endstation Auschwitz : Die Deportation deutscher und österreichischer jüdischer Kinder aus Frankreich*, Cologne, Böhlau Verlag, 2008.

Beate et Serge Klarsfeld

MÉMOIRES

Fayard/Flammarion

Couverture :
Conception graphique : Antoine du Payrat
Photographies : Couverture : © Rue des Archives/Agip
Verso : © Joël Saget/AFP

ISBN : 978-2-0813-2400-8

© Flammarion /Librairie Arthème Fayard, 2015.

BEATE

Une enfance allemande

Trois semaines après ma naissance, Hitler entrait à Prague. Mon père, à Berlin, a rangé sagement ses crayons d'employé d'assurances, embrassé ma mère, Hélène, et sa fille unique, Beate-Auguste. Puis il a quitté pour un long voyage le Hohenzollerndamm, à Wilmersdorf, ce quartier résidentiel où le prolétariat occupait encore quelques arrière-cours, dont la nôtre. Le fantassin Kurt Künzel avait rejoint son unité; il passa l'été 1939 à manœuvrer et celui de 1940 quelque part en Belgique.

On peut le voir sur une photographie monter la garde, tout souriant, devant une Kommandantur à Neufchâteau, près de Bastogne. Pendant l'été 1941, son régiment fit mouvement vers l'Est. L'hiver venu, une double pneumonie fort opportune le ramena du front russe vers diverses casernes allemandes où il se consacra à la comptabilité militaire. Rapidement libéré par les Anglais en 1945, il rejoignit sa petite famille dans le village de Sandau où, chassées par les bombardements de Berlin, ma mère et moi avions été recueillies à contrecœur par une parente boulangère. C'est là, dans une étable, que nous avons assisté, au milieu d'un groupe terrorisé de vieillards, de femmes et d'enfants, à l'arrivée des Mongols sur leurs petits chevaux à frange. Des travailleurs de force polonais s'installèrent dans la maison de notre cousine et nous privèrent de nos affaires. Juste retour des choses, sans doute, puisque, en 1943, nous avions passé quelques mois prospères chez mon parrain, haut fonctionnaire nazi en poste à Lodz qui portait depuis peu le nom de Litzmannstadt.

Pour ceux qui estiment que les impressions enfantines sont déterminantes dans les choix fondamentaux d'une existence, je précise

que les Mongols soviétiques ne nous firent aucun mal et que ni ma mère ni sa fillette de six ans ne furent molestées ou violées.

Fin 1945, nous rentrâmes à Berlin. Nous avons partagé une chambre tous les trois jusqu'en 1953. Uhlandstrasse, puis Holsteinische Strasse, toujours à Wilmersdorf.

Nous occupons une pièce dans l'un de ces appartements que leurs habitants légitimes sont contraints par les Alliés de sous-louer à des réfugiés. Nous sommes hébergés chez un chanteur d'opéra qui ne trouve plus d'engagement pour chanter que lors de funérailles. Une dame seule qui travaille comme cuisinière vit avec nous. C'est une période bizarre pour la petite fille que je suis. On pourrait croire que ce mode de vie nomade et incertain a quelque chose d'amusant, mais l'anxiété de mes parents, leur chagrin d'avoir vu leurs biens s'envoler en fumée, l'atmosphère de désarroi général se répercutent sur mon moral. L'air est chargé d'une espèce d'épais malaise investi par la tristesse des endeuillés et l'amertume de ceux qui doivent subir la promiscuité des appartements collectifs. Il est très difficile pour Kurt et Hélène, mes parents, de vivre comme des étrangers auprès d'autres étrangers.

J'ai sept, huit, neuf ans, et la situation de la famille Künzel ne paraît pas vouloir s'améliorer. Certaines de mes camarades, comme mon amie Margit Mücke, ont désormais un vrai appartement pourvu d'une cuisine, d'une salle de bains, de chambres rien que pour elles et leurs parents. Nous sommes, quant à nous, toujours à la merci des sautes d'humeur et de l'impatience de nos logeurs. En attendant que notre sort s'arrange, je m'adapte, comme une fillette sait s'adapter à la réalité, quelle qu'elle soit – c'est-à-dire plutôt mieux qu'une adolescente ou qu'un adulte. Sans m'en rendre compte, je crois que je m'endurcis. Dans le bon sens du terme, en m'abstenant de pleurnicher et de maudire la terre entière, ou d'envier ceux qui ont davantage de chance. Je vois cet épisode de ma vie comme une expérience formatrice : j'y ai appris à résister aux difficultés, à affronter les situations critiques, si pénibles et graves soient-elles.

À l'école communale, la Volksschule, j'étais une élève sage et consciencieuse. Dans les classes, le manque de places scindait notre présence quotidienne en deux périodes, le matin ou l'après-midi.

À cela s'ajoutait, l'hiver, le manque de charbon; nous étions alors entièrement libres. Ma mère faisait des ménages; quant à mon père, avant de devenir employé au greffe du tribunal de Spandau, il retaillait pour la reconstruction les briques des champs de ruines. Dans ces espaces chaotiques, les clefs de l'appartement accrochées autour du cou, je passais des journées entières avec mes camarades à jouer à cache-cache, à essayer de monter jusqu'au toit des demeures sinistrées, et surtout à rechercher des trésors inaccessibles.

Dans les rangs de l'école, il y a des filles qui ont perdu leurs pères pendant la guerre, et d'autres qui attendent sans fin leur retour des camps soviétiques où ils sont retenus prisonniers. L'école se dresse sur une place circulaire à cinq minutes de chez moi. Elle est installée dans un imposant bâtiment blanc à la façade criblée d'impacts de balles et a été amputée d'une partie de sa surface par les combats. J'adore me rendre à l'école. Nos maîtres sont attentifs et bienveillants, on nous distribue chaque jour du lait chaud accompagné de chocolat, et puis j'y retrouve Margit Mücke à qui me lie une amitié très forte.

Le matin, je quitte la maison en emportant mon déjeuner dans une gamelle de fer. Je ne me rappelle pas avoir souffert de la faim. Je me souviens en revanche d'avoir mangé des pommes de terre, énormément de pommes de terre! Rarement accompagnées de viande.

Nos repas gagnent un peu en variété lorsque ma mère rapporte des maisons où elle est employée des produits qu'on lui a donnés. Parfois, elle stocke entre le double vitrage des fenêtres, pour la conserver au frais, une sorte de graisse faisant office de beurre. Mais la première vitre est cassée et des oiseaux se glissent quelquefois à l'intérieur. Silencieuse, dans une béatitude ravie, je les observe depuis l'autre bout de la pièce en train de picorer la graisse.

Les jours fastes, mon père m'achète une glace, unique gâterie que mes parents sont pour l'instant en mesure de m'offrir. Je me souviens aussi des femmes qui se rendent en train à la campagne, portant sur le dos de grands sacs d'œufs et de légumes dont elles font provision. Je me souviens de mes chaussures à semelles de bois, du tissu que ma mère se procure en échange de coupons semblables à des tickets de rationnement et avec lequel elle confectionne nos vêtements. Je me souviens de la faculté des Berlinoises

à métamorphoser un manteau trop petit en robe, et de leur science de la débrouille.

On évitait de parler de Hitler. Je me souviens d'avoir récité de petits poèmes par cœur à la maternelle pour le Führer avant avril 1945. Je vivais mon enfance dans des ruines et ne savais pas pourquoi Berlin avait été détruit et divisé en quatre secteurs d'occupation. L'univers où j'évoluais était inexpliqué, ses données se résumaient à: «Nous avons perdu une guerre, maintenant il faut travailler.» Mon père n'était pas loquace; ma mère ne l'était que lorsqu'elle faisait des reproches à mon père, ce qui n'était pas rare.

Quand j'eus atteint l'âge ingrat, vers quatorze ans, l'entente entre mes deux parents se raffermi, et je devins l'objet de leurs récriminations. Tous deux n'avaient rien oublié ni rien appris des grands bouleversements qu'ils avaient traversés avec inconscience. Ils n'étaient pas nazis, mais ils avaient voté Hitler comme les autres et ne se reconnaissaient aucune responsabilité dans ce qui s'était passé sous le nazisme. Quand ma mère et ses voisins discutaient, ils en venaient toujours à pleurnicher sur l'injustice de leur sort et à évoquer le souvenir des chers objets disparus dans la tourmente. Jamais un mot de pitié ou de compréhension à l'égard des autres peuples, surtout pas des Russes, qu'ils critiquaient âprement.

Berlin était plein du grondement des avions qui nous ravitaillaient. C'était le blocus. Je ne posais pas de questions, ni aux autres ni à moi-même. J'avançais sur le chemin qui m'était tracé: en 1954, j'ai été confirmée à l'église évangélique luthérienne de la Hohenzollernplatz, mais déjà je n'avais pas la foi: jusqu'à aujourd'hui, je suis restée étrangère au problème de Dieu. À cette époque, pourtant, la Providence s'est manifestée, car nous avons emménagé dans un deux-pièces et j'ai enfin eu ma chambre.

J'éprouve une joie qui peut difficilement se décrire. Pour la première fois de ma vie, je vais habiter un logement normal avec mes parents. Le numéro 9 de l'Ahrweilerstrasse est un immeuble au charme rudimentaire. Mais il possède à mes yeux une qualité merveilleuse: il abrite notre foyer, nous offre une adresse qui n'appartient qu'à nous, et se situe, comble de bonheur, dans mon quartier chéri. Les fenêtres de l'appartement donnent à la fois sur la cour

et sur une rue arborée et peu fréquentée, construite d'immeubles similaires au nôtre.

Les lieux sont équipés d'une cuisine, d'une salle de bains, il y a l'eau chaude et des radiateurs reliés au chauffage central; ma chambre et celle de mes parents ont chacune leur divan que nous déplions le soir avant de nous y étendre. Ce luxe inouï, ce confort moderne avec un vrai chauffage – l'hiver, le froid régnait à l'intérieur de toutes les pièces des appartements que nous occupions auparavant; je me souviens du poêle minuscule autour duquel nous nous serrions afin d'y puiser quelques degrés de chaleur supplémentaires –, cette révolution dans nos existences, nous la devons à la tante Ella, incomparablement plus débrouillarde que mes parents. J'ai passé là sept années, jusqu'à mon départ de Berlin en 1960.

Tout près de chez nous, Rüdeshheimer Platz, se trouve un square où, durant les trois mois d'été, les habitants des environs viennent avec leurs enfants pique-niquer, se distraire, échanger des nouvelles entre voisins. J'y emmène en promenade mon nouvel ami, un basset appartenant à une dame juive pour laquelle ma mère fait des ménages, qui m'en laisse la garde au retour de l'école ou après mes devoirs. Elle vit au numéro 7 de l'Ahrweilerstrasse, et est dorénavant la seule Juive de ce quartier qui, m'a-t-on dit, en comptait tant avant 1933.

À seize ans, je quitte le lycée pour intégrer la Höhere Wirtschaftsschule de Schöneberg, une école commerciale dont je compte me servir comme d'un tremplin pour entrer le plus vite possible dans la vie active. Je m'ennuie au lycée. Je désire apprendre un métier et m'émanciper de la tutelle familiale.

Car rien ne va dans ma vie d'adolescente. Mon père boit et ne se soigne pas, ce qui a pour effet d'aggraver la mauvaise humeur de ma mère. Il ne tarde pas à être rongé par un cancer qui l'emportera en 1966, à l'âge de cinquante-huit ans. Les disputes quotidiennes rendent l'atmosphère insupportable. J'étouffe.

Je ne me connaissais pas et ne cherchais pas à me connaître, mais, à force d'attendre – quoi? – et de ne rien voir venir, j'ai dû ressentir une certaine insatisfaction. Je l'ai exprimée par un manque total d'enthousiasme pour les perspectives qu'élaborait ma mère

pour moi: un livret de caisse d'épargne, la composition de mon trousseau, un mariage convenable comme celui de ma cousine Christa. La famille décréta aussitôt que j'étais une mauvaise fille. Sans doute me suis-je sauvée moi-même. J'ai tenu bon; jamais plus je n'ai repris ce «droit» chemin qui aboutissait, je le constatais, à tout, sauf au bonheur.

Dès mes vingt et un ans, que j'ai fêtés le 13 février 1960, je n'ai plus eu qu'une idée en tête: quitter cette ville pour laquelle j'éprouvais pourtant un profond mais inexplicable attachement. Passant fréquemment de Berlin-Ouest à Berlin-Est, surtout le dimanche, je faisais miens les monuments, les musées, les rues même des deux Berlin. Berlin ne s'arrêtait pas pour moi à la porte de Brandebourg, comme pour ceux de mon entourage, à l'Ouest: au-delà, la ville se prolongeait par Unter den Linden, qui m'appartenait tout autant que le Tiergarten. La politique, l'histoire étaient totalement absentes en moi: seule vibrait cette sensation indéfinissable que, en dépit des apparences, Berlin n'était qu'une seule ville.

Je préférerais même le charme de la zone Est, si sombre et si pauvre, mais où il me semblait qu'un passé inconnu me donnait des rendez-vous insolites. Sans doute, dans ces vagabondages étrangers à toute préoccupation sauf à la rêverie, ai-je forgé à contretemps cette certitude surprenante de l'unité de mon pays. J'étais solitaire, mais, au-delà du terreau dispersable des deux Allemagnes, mes racines s'accrochaient profondément au sol allemand.

Rencontre sur un quai de métro

Le 7 mars 1960, à 7 heures du matin, j'ai fait connaissance avec Paris; gris était le ciel, grise la gare du Nord, grise et lourde mon humeur. Ma mère m'avait prédit les pires mésaventures. J'étais plus qu'une fille en perdition pour elle, une fille déjà perdue. Mon père m'avait tourné le dos; Paris, à ses yeux, était le bordel de l'Europe; il me voyait déjà livrée au trottoir. Je ne savais que quelques mots de français et je me suis inscrite immédiatement à l'Alliance française. Trois jours plus tard, j'étais fille au pair et le suis restée plus d'un an. Là où j'ai vécu et travaillé, j'ai regretté de ne pas être considérée un peu comme la fille aînée de la famille. Beaucoup d'Allemandes sont devenues filles au pair pour apprendre le français, nouer des liens avec les Français, se frotter à la culture et aux idées françaises. Mais peu d'entre elles ont vraiment profité des possibilités qu'offre Paris, et elles sont souvent reparties déçues, n'ayant pas mené la vie qu'elles avaient imaginée.

Les gens pour lesquels je travaille habitent rue du Belvédère, à Boulogne. Je couche dans le grenier répugnant d'un pavillon où je tremble de peur à cause des araignées. Je conduis et vais chercher à l'école l'enfant que je garde deux fois par jour. Sept heures par jour, je lave, repasse, cuisine, nettoie. Dure à la tâche et amoureuse de la propreté, je n'ai pas encore pris le pli de freiner mon zèle et, le soir, quand il s'agit d'étudier mes leçons dans le livre bleu de l'Alliance – dans lequel les Français modèles, M. et Mme Vincent, ne donneraient certainement pas autant de travail à des jeunes filles venues découvrir et aimer la France –, je suis trop épuisée.

Heureusement, un jour, on me chasse : un dimanche, en l'absence de mes patrons, j'ai osé inviter un couple d'amis, et le maître des lieux est rentré alors que nous regardions la télévision. Sa télévision : « Vous auriez pu la casser ; et ce n'est pas vous qui auriez payé la réparation ! Vous pouvez vous chercher une autre place... »

Place que je trouve en bordure du bois de Boulogne, rue Darcel, chez les Fallaud. Le maître des lieux tente de me faire la cour, Mme Fallaud se désintéresse de son foyer et bavarde interminablement au téléphone avec ses amis. Je m'occupe presque entièrement de Dominique et de Marc, quatre et six ans ; j'apprends à faire les pâtes, encore des pâtes. Voilà deux mois déjà que je suis arrivée. Je me risque à parler français quand je fais les courses, car je ne rencontre que des étrangers à l'Alliance, et j'ai encore trop peur pour répondre à ceux qui m'accostent au Quartier latin, attirés par mon plan de Paris qui trahit l'étrangère.

Je connais encore bien mal la ville, mais elle m'enchant. Que de découvertes ! Quelle différence avec la monotonie des nouveaux immeubles de Berlin-Ouest ! J'aime marcher le nez levé dans les vieilles rues du Marais ou dans celles qui relient la Seine et le boulevard Saint-Germain, admirant les façades harmonieuses et si empreintes de personnalité. Ici, les gens semblent animés par une soif de vivre, chacun est différent de l'autre ; une promenade à Saint-Germain ou aux Champs-Élysées, c'était comme aller au spectacle. J'avais, et j'ai toujours gardé, cette sensation excitante qu'il existait un lien solide entre cette ville et moi, que, à Paris, je m'épanouissais.

Un jour de mai, comme à l'accoutumée, j'attends le métro à 13h15 à la station Porte-de-Saint-Cloud, placée là où s'arrête la tête de rame en prévision de la correspondance à Michel-Ange-Molitor. Je sens sur moi un regard insistant. Je lève les yeux : un jeune homme aux cheveux noirs en complet prince-de-galles, un porte-documents à la main, me demande : « Êtes-vous anglaise ? »

C'est un piège, bien entendu ; il m'avouera plus tard qu'une Allemande répond toujours « non » lorsqu'on lui pose cette question. Ensuite, il est trop tard pour se taire. À Sèvres-Babylone, il s'en va vers Sciences Po, mon numéro de téléphone en poche. Trois jours

plus tard, il m'appelle, pour mon plus grand bonheur. Nous allons voir *Jamais le dimanche* dans un cinéma de la rue du Colisée.

Serge finit ses études et est presque aussi pauvre que moi ; il me plaît tout de suite par son sérieux comme par sa fantaisie. Sur un banc du bois de Boulogne, j'apprends qu'il est juif, qu'il a perdu son père à Auschwitz. Je suis surprise, remuée. J'ai un premier mouvement de recul. À Berlin, je n'ai guère entendu parler des Juifs en bien. Pourquoi cette complication me tombe-t-elle dessus ? Mais le regard de Serge dégage une telle chaleur ; je me blottis contre lui.

Il me parle de son père dont l'exemple, je le sens, est vivant en lui : engagé volontaire en 1939 dans la Légion étrangère, un des rares survivants de son régiment à la bataille de la Somme, prisonnier évadé, il a été arrêté à Nice en septembre 1943. Il est mort dans la chambre à gaz d'Auschwitz.

Vacances d'été sur la côte basque avec ma nouvelle famille qui habite à Asnières, rue Roger-Poncelet, un pavillon de banlieue triste au milieu d'un jardinet où ne pousse que le gravier. Serge et moi nous écrivons régulièrement. Il corrige mes fautes. Je me vexe parfois de son ton docte et le traite en retour de « professeur ». Il s'irrite et me répond : « Il faut t'enrichir, il faut lire, puiser dans tout ce que les hommes nous ont laissé. Ce n'est pas pour gagner de l'argent que Dostoïevski, Tolstoï, Stendhal ont écrit ; c'est pour eux-mêmes et aussi pour toi, pour que tu deviennes consciente de ce que tu es. Alors tu as du pain sur la planche. » Parfois, je me plains : « Je t'envie d'avoir un travail moins terre à terre que le mien. Tu ne connais pas ton bonheur : tu sais où tu vas, mais moi, qu'est-ce qui m'attend ? Il me faut beaucoup de courage et tu n'es plus là pour m'en donner. »

Nous revoici ensemble à l'automne sur la passerelle des Arts. Nous ne nous quittons pas. Serge me fait vivre Paris, qu'il connaît remarquablement ; nous n'arrêtons pas de parler. Trop longtemps, je me suis tue ; avec lui, c'est comme une délivrance. Avec lui aussi pénètrent dans ma vie l'histoire, l'art, le monde des idées vivantes. Le temps dont je disposais jusqu'alors s'élargit : je dormais régulièrement dix heures par nuit, j'apprends comme lui à me contenter désormais de six heures de sommeil.

Constatant ma totale ignorance de l'histoire de mon pays, Serge, diplômé d'études supérieures d'histoire à la Sorbonne, entreprend de me la faire connaître. C'est ainsi que j'entre en contact avec la réalité terrifiante du nazisme.

Je ne m'en sentais pas du tout responsable en tant qu'individu, mais, en tant qu'élément même infime du peuple allemand, je prenais conscience de responsabilités nouvelles. Ai-je eu la tentation de ne plus être allemande? Serge lui-même n'y a jamais pensé. Pas une minute; c'eût été trop facile. Je me suis alors rendu compte qu'il est aussi exaltant que difficile d'être allemande après le nazisme. Un jour, Serge m'a raconté comment le récit de la brève vie de Hans et Sophie Scholl l'avait empêché de haïr avec intolérance les Allemands. Ce fut la remontée vers la lumière. Je me sentais de la famille des Scholl.

Les étudiants Hans et Sophie Scholl, Christoph Probst, le professeur Huber et quelques autres ont, en février 1943, rédigé et distribué des tracts à Munich, stigmatisant au nom de l'Allemagne le nazisme et ses crimes. Ils n'ont pas été écoutés, ont été arrêtés et sont morts en acceptant courageusement leur destin, décapités à la hache. J'ai lu ce qu'avait déclaré Thomas Mann aux Allemands à la radio américaine le 27 juin 1943: «À présent, leurs yeux se sont ouverts et ils mettent leur tête juvénile sur le billot, en témoignage de leur foi et pour l'honneur de l'Allemagne [...]. Ils l'y mettent après avoir déclaré à la face du président du tribunal nazi: "Bientôt, c'est vous qui serez là où je suis", après avoir affirmé, face à la mort: "Il naît une foi nouvelle, la foi en l'honneur et en la liberté." Courageux, magnifiques jeunes gens! Vous ne serez pas morts en vain, vous ne serez pas oubliés!»

En marge des idéologies, des partis et des groupes, il n'y avait rien d'autre qui les poussait à agir au prix de leur vie que leur conscience de catholiques et d'Allemands. Apparemment inefficace et stérile en 1943, la portée de leurs actes n'a cessé de grandir avec le temps, jusqu'à atteindre Serge, jusqu'à m'atteindre. En eux, je me reconnais.

Novembre 1960, Serge est au service militaire. Il fait ses classes à Montlhéry. La séparation nous rapproche encore. Nous nous retrouvons souvent: tous les jours, nous nous écrivons. Dans mon français maladroit, je lui déclare:

« Tes lettres font monter encore mes sentiments pour toi. Je ne me connais plus. Je lis et relis tes lettres, apprends les phrases qui parlent d'amour par cœur et n'hésite plus de le croire. Au début, j'ai douté toujours un peu à [sic] la véracité de ces mots puisque je craignais un désillusionnement. Mais dans les nuits où tu m'aimais je me suis rassurée, j'ai senti ton amour pour moi et je le réplique de tout mon cœur. Je t'écris pour la première fois consciemment que je t'aime. »

Chaque soir ou presque, Serge me téléphone à Asnières. Ma «patronne», Mme Pontard, professeur de mathématiques qui n'a pas encore marié Monique, sa fille, me répète: «Beate, il ne vous épousera pas, ce n'est pas sérieux. Les Français ne se marient pas avec les étrangères.» Que m'importe! En attendant, Serge m'arrache à ce qui pèse dans l'existence quotidienne. En manœuvres à Mourmelon, en février 1961, il m'écrit:

« Il faut poétiser ta vie, Beate, la recréer, y participer non pas inconsciemment, en existant simplement, mais consciemment, en la vivant, en t'imposant. D'une petite expédition des Grecs à Troie, Homère a fait L'Iliade, et ce pouvoir nous l'avons tous, sinon dans le domaine de l'art, du moins dans celui de la vie. Un peu de courage, de bonne humeur, d'énergie, d'attachement à l'humanité. Beaucoup de poésie pour transfigurer ce que l'on vit et le hausser au niveau d'une expérience exaltante.

Petit chou, tu dois déjà dormir ou sourire de ces bons conseils, mais c'est ce que j'ai de mieux à t'offrir pour ton anniversaire et de plus sincère et de plus durable. Ce n'est pas "le professeur" qui t'écrit, mais ton Serge qui t'aime.»

Et moi de répondre maladroitement:

« Mon petit chat,

Il est neuf heures moins quart et je commence chaque matin à observer la boîte aux lettres. Et si je vois des lettres je me précipite à la porte et les ramasse, les ouvre, les parcours et les relis après minutieusement.

Ne te plains pas toujours de cette vie dans la caserne, encore quatre semaines et tu seras à Paris. Tu crois que je trouve intéressant d'enlever la saleté des autres? Je sais pourquoi je fais ce travail, mais je le trouve triste comme un ciel gris ou un jour sans toi.

À l'école nous avons fait des exercices et j'ai fait des tas de fautes, mais des fautes bêtes, des fautes d'inattention.

Tu me demandes comment je te juge. Je t'aime trop pour être neutre.

Pour revenir à ta lettre d'hier, je me demande avec quelles idées tu t'occupes. As-tu l'intention d'écrire l'histoire sur ta vie dans un mémorial pour toi tout seul ou déjà pour la postérité pour qu'on ne t'oublie pas dans cent cinquante ans?

As-tu vraiment envie d'être connu, d'imposer ta marque ou de laisser ton souvenir? Il faut penser premièrement à faire quelque chose de beau, des choses très profitables pour les autres. Si tu y arrives, tu deviendras automatiquement très renommé.

Je comprends très bien que tu veux tout utiliser, ce que tu as vu, tes voyages, ce que tu as appris, etc. Mais tu auras l'occasion pour cela dans un métier comme politique. Je crois, mon petit chat, que tu fais des rêves trop grandioses. Je regrette de ne pas être capable de te dire ces choses dans une bonne française [sic] pour être mieux compris [sic].»

Juin 1961. Je fais connaissance avec Tania, la sœur de Serge, aux Deux Magots. Elle est agrégée de russe. Nous passons une soirée merveilleuse avec un des meilleurs amis de Serge, Claude Nedjar, alors assistant metteur en scène de Jacques Baratier pour le film *La Poupée*, et la vedette du film, Zbigniew Cybulski, un acteur polonais extraordinaire qui décédera tragiquement quelques années plus tard, écrasé par un train. Nous sommes tous si inspirés par cette soirée au charme slave que Tania et Serge m'emmènent chez leur mère.

J'ai désiré et craint ce premier contact avec Raïssa.

J'ai pu constater chez les amis juifs de Serge que ce qui s'est passé sous le nazisme a provoqué chez eux et leurs parents des préjugés à l'égard des jeunes Allemands. Parfois, on est agressif avec moi. Qu'en sera-t-il tout à l'heure? Serge a longtemps attendu avant cette présentation: sans doute ai-je changé depuis un an. Raïssa me prend la main. Il y a en elle une grande distinction naturelle et aimable, ainsi qu'une profonde bonté et une étonnante jeunesse de caractère. Nous sympathisons très vite. Je l'aide à faire le thé. Elle me raconte ses souvenirs d'Allemagne, où elle a étudié la chimie, où elle a vécu à Charlottenburg, à Berlin, comment elle est arrivée de Bessarabie à Paris, à l'âge de seize ans, pour bientôt être l'une

des rares femmes de l'époque à être inscrites en sciences à la Sorbonne, et son mariage avec un séduisant Roumain à la mairie du V^e arrondissement. Enfin, toujours avec son charmant accent russe, elle parle de la guerre. Et c'est à travers le récit de la nuit où fut arrêté son mari que j'ai perçu toutes les souffrances qui séparent les Juifs des Allemands.

Ce soir-là, je suis entrée dans cette petite famille Klarsfeld, un peu bohème, où chacun tient à l'autre plus qu'à lui-même, où il n'y a pas de problème de génération, où la mère s'est sacrifiée pour ses enfants, qui lui restent intimement liés sans pour autant aliéner une seule parcelle de leur liberté.

Tania et Serge avaient parcouru, chacun de leur côté, une bonne partie du monde dans des conditions tout à fait aventureuses.

C'est ce goût pour les voyages et la volonté de Serge que je vois ce qu'il avait admiré de plus beau qui le poussèrent à m'envoyer en 1961 visiter sans lui la Grèce et la Turquie, qu'il avait parcourues, souvent en auto-stop. Je voyage en compagnie d'un groupe d'étudiants, d'abord en train jusqu'à Brindisi, ensuite en empruntant un bateau qui nous dépose sur des îles dont nous explorons villages et vestiges archéologiques à dos d'âne.

Nous séjournons quelque temps en Grèce continentale avant de poursuivre vers Istanbul, puis à bord d'un bateau où je m'aperçois que j'ai le mal de mer. Le confort est spartiate. Nous dormons sur le pont lors des traversées et sous la tente en Grèce. J'ai des souvenirs épatants de ce voyage. Épatants et fourmillants de découvertes.

À l'été 1962, Serge, toujours au service militaire, m'inscrit dans un autre groupe, cette fois en partance pour la Roumanie, en pleine guerre froide. Il n'est toujours pas de ce voyage, qui se décline entre mer Noire et une journée à Bucarest, où je sonne à la porte de Lida, tante de Serge et troisième femme du clan Klarsfeld, après avoir faussé compagnie à la petite troupe retenue par la visite du zoo de la capitale. Lida vit entourée de chats, ce qui provoque mon enthousiasme. Mon départ de Berlin n'a pas émoussé l'affection que je porte aux chats et aux chiens, et peut-être ma réaction a-t-elle joué en ma faveur auprès de Lida, qui se montre très attentionnée et généreuse, achevant de m'adouber au sein de la famille Klarsfeld.

Pour le coup, cette visite n'a rien de fortuit. Malgré le rideau de fer, Raïssa veut que je connaisse sa sœur : elle attend d'elle un regard extérieur, une opinion aussi impartiale que possible, non pas afin de se forger un sentiment qu'elle a déjà, mais pour élargir le cercle, entretenir un lien familial privilégié et savoir si elle peut me confier son fils.

En mars 1963, Tania se fiança avec Alik, un ingénieur juif bessarabien qu'elle avait rencontré à Bucarest et qui avait quitté la Roumanie. Au milieu de la réception, Serge prit la parole: «En même temps que les fiançailles de Tania et d'Alik, Beate et moi fêtons aussi les nôtres !»

Nous nous sommes mariés le 7 novembre 1963 à la mairie du XVI^e arrondissement. Serge m'a révélé plus tard qu'il souffrait le martyre ce jour-là, à cause d'une rage de dents, et qu'il n'a pas pris conscience une seule minute de la réalité de ce mariage.

Le soir même, nous partions en voyage de noces en wagon-lit. Destination: Munich, grande ville d'art que Serge, mon Juif errant, ne connaissait pas. Il venait d'être reçu premier au concours des assistants de direction à l'ORTF. En juillet 1964, il fut promu chargé de mission à la Direction de la radiodiffusion. Quant à moi, je quittais la firme de soieries lyonnaises où je travaillais au 20, rue de la Paix, et j'entrais comme secrétaire bilingue à l'Office franco-allemand pour la jeunesse, l'OFAJ, qui venait d'être créé par de Gaulle et Adenauer, et dont la mission de consolider les relations entre nos deux pays me passionnait.

Heureux sur le plan personnel et familial, lancés l'un et l'autre dans une carrière active qui correspondait à nos centres d'intérêt, nous avons planté le décor qui nous permettrait de mener une vie rangée, stable, semblable à celle de tant d'autres couples.

SERGE

Traqués par la Gestapo

J'ai huit ans à la veille de la rentrée scolaire, à Nice, le 30 septembre 1943. Au début de la rue d'Italie où nous demeurons, au numéro 15, dans un immeuble des années 1920, s'élève la basilique dont la façade donne sur l'artère principale de Nice, l'avenue de la Victoire. À l'autre extrémité, perpendiculaire à la rue d'Italie, la paisible avenue Durante qui monte vers la gare centrale. Sur le trottoir de gauche, à moins de cent mètres du croisement, l'hôtel Excelsior, édifié à la fin du XIX^e siècle. Depuis trois semaines, cet hôtel est devenu le quartier général de la Gestapo antijuive; les Allemands, qui occupent Nice depuis peu et viennent d'en chasser les Italiens, y rassemblent les Juifs qu'ils raflent et les envoient à Drancy dans des wagons de voyageurs réquisitionnés et ajoutés au train allant de Nice à Paris. Nous avons vite appris à éviter soigneusement l'avenue Durante.

Il est minuit et je dors profondément dans le trois-pièces meublé sommairement où nous vivons. Tout comme ma sœur, ma mère et mon père. Les fenêtres donnent sur la rue, sauf celle de la cuisine qui surplombe une cour étroite et sombre.

Des projecteurs illuminent soudain la façade de l'immeuble, immédiatement accompagnés de cris et d'ordres érucités en allemand. Nous nous levons précipitamment. Ma sœur et moi courons nous réfugier dans la cachette aménagée par mon père et deux amis hongrois dans un profond placard d'environ 1,50 mètre de large. Une mince cloison escamotant une partie du renforcement

nous dissimule aux regards. Elle s'ouvre par le bas avec un simple crochet à l'intérieur.

Le 8 septembre 1943, moins d'un mois auparavant, les Allemands ont fait irruption à Nice et achevé d'occuper les huit départements du sud-est de la France dont ils avaient confié le contrôle à leurs alliés italiens le 11 novembre 1942, au moment de l'invasion de la zone libre par le III^e Reich.

Ces dix mois de répit, entre novembre 1942 et septembre 1943, ont été une période de bonheur pour de nombreuses familles juives que les nazis vont faire tant souffrir après le 8 septembre 1943. Notre famille et beaucoup d'autres étaient encore complètes : papa, maman et les enfants. Souvent les médias illustrent mon enfance par cette photo où tous les quatre, Arno, Georgette, Serge et Raïssa, nous avançons sur la Promenade des Anglais, ensemble pour la dernière fois. Notre sécurité paraissait assurée par les carabinieri et les bersaglieri ; des milliers de Juifs fuyaient la zone d'occupation allemande et se réfugiaient en zone italienne.

J'en ai conservé une profonde gratitude pour les Italiens et, dès mon enfance, l'Italie est devenue pour moi une autre patrie, salvatrice. En 1946, au Grand Prix des Nations, quand j'ai vu sur la route de la Reine, à Boulogne, Fausto Coppi foncer vers le Parc des Princes, il est devenu et il est resté mon héros. Adolescent, j'ai parcouru l'Italie en auto-stop et je n'ai cessé d'y revenir encore et encore ; j'ai transmis cette passion à nos enfants : Arno a vécu avec Carla ; Lida a épousé Carlo ; nos chiens ont parcouru chaque ruelle de Venise, et Beate et moi nous retrouvons encore souvent main dans la main sur un banc à Sant'Elena, admirant la Sérénissime, ou sur la Piazza Santo Spirito, à Florence, à contempler la façade nue de l'église de Brunelleschi.

Le 18 mars 1943 s'était tenue une rencontre entre Mussolini et l'ambassadeur allemand à Rome, Mackensen, venu obtenir du Duce qu'il oblige ses militaires à abandonner la protection accordée aux Juifs et qu'il confie le règlement de la question juive dans la zone d'occupation italienne à la police française. Mackensen a rapporté le point de vue antijuif du Duce : « En fait, étant donné l'état des choses, nous pouvions être heureux qu'il existe un gouvernement

français prêt à exécuter ces mesures policières. C'était de la folie de lui mettre des bâtons dans les roues. Lorsque les Français agissaient contre les Juifs, ce n'était finalement pas autre chose que lorsqu'ils agissaient contre des criminels, situation dans laquelle il ne viendrait pas à l'idée des militaires de s'en mêler. Le comportement de ses généraux était non seulement un résultat du manque de compréhension déjà souligné de la signification de l'action engagée, mais aussi l'effet d'une fausse sentimentalité humanitariste qui ne convenait pas à notre dure époque. Il donnerait au général en chef, Ambrosio, dès aujourd'hui – je pouvais l'annoncer à M. le ministre des Affaires étrangères du Reich – les ordres adéquats afin que, dorénavant, la police française ait les mains entièrement libres dans cette entreprise¹.»

Si cette décision avait été appliquée et si Vichy avait pu se saisir des Juifs de la zone italienne, nous aurions probablement tous péri ; mais, le général en chef, Ambrosio, et le chef de la diplomatie italienne, Bastianini, qui avait déjà protégé les Juifs de Croatie, se rendent immédiatement chez Mussolini avec des rapports d'officiers italiens sur les massacres de Juifs à l'Est et un message des militaires et des diplomates italiens s'exprimant au nom du peuple italien : «Aucun pays – pas même l'Allemagne alliée – ne peut associer l'Italie, berceau de la chrétienté et du droit, à ces forfaits pour lesquels le peuple italien devra peut-être un jour rendre des comptes.»

Confronté à cette opposition résolue, Mussolini s'est incliné et a confié le sort des Juifs dans la zone d'occupation italienne en France à la police raciale italienne, laquelle a poursuivi la politique salvatrice des militaires italiens. Aucun Juif n'a été livré par des Italiens à la police de Vichy ou à la Gestapo, à l'exception du journaliste Theodor Wolff, réclamé par les Allemands pour des motifs politiques.

L'occupation d'une partie de la France par les Italiens a été une bénédiction pour les familles juives comme la nôtre. Plus de rafle meurtrière par la police de Vichy, comme celle du 26 août 1942, quand 560 Juifs considérés comme apatrides ont été arrêtés et transférés à Drancy dans des conditions abominables. Finies, les arrestations pour «situation irrégulière»; finie, la peur du policier

1. Archives du tribunal militaire de Nuremberg, NG-2242. Ambassade d'Allemagne. Rome, n° 1246.

français. Une oasis s'ouvre pour les Juifs dans l'Europe assujettie du III^e Reich. Les Italiens refusent l'apposition par les autorités françaises du tampon «Juif» sur les papiers d'identité et sur la carte d'alimentation; ils s'opposent à toute arrestation de Juifs parce que Juifs par la police française; ils protègent les Juifs italiens, étrangers et français. La pression exercée par l'opinion publique italienne sur Mussolini, pour sa part tout à fait disposé à livrer les Juifs aux Allemands, l'oblige encore à ne pas décider du pire – ce qu'il fera plus tard, après sa destitution en juillet 1943 et son retour au pouvoir en Italie du Nord en octobre 1943, quand il n'aura plus pour le soutenir que les fascistes purs et durs, les troupes allemandes et la SS.

Pour nous, la débâcle italienne est une catastrophe. Des soldats italiens ont tenté d'emmener des Juifs, de les mettre à l'abri. Mais la reprise en main par les Allemands a été si soudaine que la plupart de leurs tentatives ont échoué.

La terreur se répand comme une traînée de poudre. Les arrestations se multiplient d'emblée parmi les 25 000 Juifs présents à Nice. Des barrages sont dressés dans les rues, aux carrefours, aux entrées et aux sorties de la ville; les voyageurs qui tentent de prendre le car ou le train sont systématiquement contrôlés; un maillage méthodique se met en place, faisant courir à ceux qui essaient de s'échapper des périls encore plus grands que ceux encourus par ceux qui restent.

Face à l'ampleur du danger, mon père a décidé de bricoler une cachette qui se ferme de l'intérieur et devant laquelle il a refixé une tringle où sont suspendus des vêtements destinés à en renforcer la discrétion. Notre situation est cependant précaire. Une simple pression de la main ou un coup de crosse sur un mur qui n'est qu'une fragile cloison en bois suffirait à révéler le subterfuge, et notre présence.

Ma sœur a onze ans, j'en ai huit. Nous nous disputons souvent, mais, à l'instant où il fallu pénétrer dans le placard, nous avons montré une docilité et une discipline exemplaires. Notre mère, Raïssa, ma sœur et moi sommes serrés dans la cachette avec les habits que nous portions la veille et que nous avons saisis en sautant de nos lits. Raïssa ressort faire les lits. Il s'agit d'éliminer toute trace de notre présence récente dans l'appartement. Elle revient vite, ferme la porte.

Le scénario est prêt, et le déroulement des opérations minutieusement appris. Si la Gestapo vient nous prendre, mon père se livrera en prétendant que l'appartement est en cours de désinfection et qu'il a préféré nous envoyer à la campagne pour nous protéger d'une éventuelle intoxication. Le risque, s'il se cache aussi, est de voir les Allemands sonder à coups de crosse chaque mur, chaque placard, et nous découvrir.

Notre père nous a exposé le danger qui nous guette. Nous avons parfaitement conscience que ce refuge constitue notre unique espoir de salut. Quelques jours auparavant, il a voulu nous rassurer en nous expliquant que, dans le cas où les Allemands l'arrêteraient, il aurait davantage de chances de survivre que nous : «Je suis fort, je survivrai, mais pas vous.» Tous les trois, nous étions sûrs que notre arrestation signifierait notre mort.

Les Causansky avaient un logement à Moissac, où ma mère, ma sœur et moi avons habité au début de la guerre. Ils sont arrivés à Nice en 1943. Nous les avons abrités ici, mais cette cohabitation a fini par agacer mes parents. Le soir même de la rafle, sans se douter que cette décision allait les sauver, mon père leur a trouvé une planque chez des voisins résistants du premier étage, les Dussour. Les Causansky ont survécu. Paul Dussour fut arrêté quelques mois plus tard. Il est mort en déportation à Dachau. Depuis le 8 mai 1975, au-dessus de la porte d'entrée du 15 de la rue d'Italie, une plaque commémorative rappelle au souvenir de deux amis : Paul et Arno.

À Nice, la signature de l'armistice par l'Italie avec les Alliés et la fuite des Italiens à l'arrivée des Allemands se sont enchaînées à une vitesse qui a tétanisé tout le monde. Alois Brunner, successivement responsable de la déportation des Juifs de Vienne, Berlin et Salonique, et nouveau commandant du camp de Drancy, vient d'enclencher à Nice l'une des rafles les plus brutales de la guerre en Europe occidentale. Dans les rues, on vérifie les identités de chacun, on force les hommes à se déshabiller pour voir s'ils sont circoncis, on fouille caves et greniers. Des centaines de personnes sont arrêtées en quelques jours.

Dans la nuit du 30 septembre au 1^{er} octobre 1943, les hommes de la Gestapo investissent l'immeuble. Ils procèdent méthodiquement, étage par étage, frappent à toutes les portes, mais n'entrent pas chez les non-Juifs. Sans doute les familles juives qui, comme la nôtre, ne se sont pas signalées auprès des autorités lors de leur arrivée à Nice en octobre 1941 ont-elles été dénoncées. Les autorités locales n'ont toutefois aucune responsabilité dans ce drame : afin de priver les Allemands du moindre renseignement, le préfet Jean Chaigneau, Juste parmi les préfets, a détruit le fichier qui recensait les Juifs. Arrêté et déporté en 1944, Jean Chaigneau a survécu.

La planque donne sur l'appartement mitoyen où vivent les Goetz, qui se prétendent alsaciens et sont en réalité des Juifs polonais. Nous entendons les Allemands y pénétrer, et Yvonne, leur fille, crier de douleur après avoir reçu un coup de crosse en pleine figure pour avoir osé demander à voir leurs papiers. La petite Marguerite, l'amie de ma sœur, pleure : les Allemands la rudoient afin d'obtenir l'adresse du frère aîné, Lucien. Ils lui tordent le bras. Elle hurle : «Je ne sais pas, je ne sais pas!» Ils menacent, molestent les membres de la famille les uns après les autres, et parviennent à leur arracher les précieux renseignements. Lucien est arrêté quelques heures plus tard.

Nous entendons leur père crier : «Au secours ! Police française, au secours ! Nous sommes français ! Sauvez-nous ! Sauvez-nous !»

C'est une des chances de ma vie que ce cri de désespoir : contrairement à tant de mes amis survivants et fils ou filles de déportés juifs, ce ne sont pas des Français en uniforme qui sont venus arrêter mes parents, mes frères ou mes sœurs, ce sont des Allemands de la Gestapo. À l'époque, je ne savais rien des arrestations opérées par la police française aux ordres d'un gouvernement de collaboration, et je n'en saurai rien pendant longtemps. À l'inverse des autres enfants qui ont eu davantage peur des agents de police que des soldats allemands qui, en général, ne participaient pas aux rafles, je n'ai jamais craint la police française. À partir de l'été 1943, elle n'a plus déclenché de rafles de Juifs dans l'ancienne zone libre ; à Nice, en particulier, elle n'a pris aucune part à ces opérations menées par les Allemands et les séides français qui étaient à leur solde. Certes, nous étions à Nice le 26 août 1942 quand y fut opérée la grande rafle des Juifs considérés comme apatrides (ex-Allemands, Autrichiens,

Polonais, Russes et Tchèques) et entrés en France depuis le 1^{er} janvier 1936; mais les Roumains n'étaient pas visés par cette rafle.

Si nous étions restés à Paris en 1940 au lieu de fuir les Allemands, nous aurions été arrêtés le 24 septembre 1942 comme plus de 1 500 Juifs roumains «arrêtables» depuis la veille, au moment où la Gestapo a appris que le gouvernement roumain abandonnait sa souveraineté sur ses ressortissants juifs vivant à l'étranger. À l'aube du 24 septembre, ils furent arrêtés par la police française. À 8h55 le 25 septembre, ils furent déportés par le convoi n° 37 et, au matin du 27 septembre, les trois quarts des déportés du convoi furent gazés à Birkenau. Il ne s'était passé que soixante-douze heures entre leur brusque réveil à Paris par les «gardiens de la paix» et leur assassinat par les SS à l'autre bout de l'Europe. Aujourd'hui encore, en 2014, une lettre postée de France parvient moins rapidement à Auschwitz, en Pologne, qu'un Juif en 1942. J'y pense souvent en parcourant notre quartier: il n'y a que trois cents mètres entre le 196 de l'avenue de Versailles, notre ancien immeuble, et le commissariat de la rue Chardon-Lagache, à l'angle du boulevard Exelmans. De là, nous aurions été dirigés sur Drancy et, le lendemain, nous aurions connu le sort de tant de familles que fréquentaient mes parents.

Oui, j'ai été en quelque sorte un privilégié de ne pas avoir souffert comme tant d'autres enfants juifs de cette blessure à la France si dure à cicatriser, et qui n'a commencé à se refermer que par les discours de deux présidents de la République, celui du centre droit, Jacques Chirac: «La France, ce jour-là, accomplissait l'irréparable», et celui du centre gauche, François Hollande: «Ce crime a été commis en France, par la France.»

Cette nuit de la rafle est restée toute ma vie, comme pour tous les enfants juifs qui ont connu des rafles et perdu des êtres chers, une référence qui a forgé mon identité juive. Je n'ai hérité de cette identité ni par la religion ni par la culture: mon identité juive, c'est la Shoah en arrière-plan et un indéfectible attachement à l'État juif, l'État d'Israël. C'est mon passé en tant que Juif et c'est l'avenir du peuple juif.

Soudain, ils cognent à notre porte. Mon père leur ouvre. Une voix avec un fort accent allemand l'interroge en français: «Où sont votre femme et vos enfants?» Mon père répond: «Ils sont

à la campagne parce qu'on vient de désinfecter l'appartement.» Ma sœur souffre d'une bronchite. Pour s'empêcher de tousser, elle prend un mouchoir et s'en sert comme d'un bâillon qu'elle se fourre dans la bouche. Les Allemands entrent et entreprennent de fouiller l'appartement. L'un d'eux ouvre la porte du placard. Soixante-dix ans après, j'entends encore le bruit des vêtements coulissant sur la tringle. Il n'inspecte pas la cloison qui nous dérobe à sa vue, ne s'attarde pas, referme la porte. La voix reprend : «Habillez-vous et suivez-nous!» Ils sortent.

Notre père est sur le point de partir, mais, au dernier moment, il se ravise. Il vient de penser aux clés. Comment prétendre que nous sommes absents et sortir sans emporter ses propres clés? Mon père n'est pas censé savoir qu'il ne reviendra jamais. S'il sort sans fermer la porte à clé, les Allemands risquent d'en déduire que nous sommes dans l'appartement. Mon père s'approche du placard, se penche à l'intérieur et murmure : «Mes clés.» Ma mère, à quatre pattes, entrouvre la porte, tend les clés à mon père qui les saisit en lui baisant une dernière fois la main. Nous entendons encore sa voix de l'autre côté de la cloison, depuis le logement des Goetz où l'ont conduit les Allemands et où il tente de calmer nos voisins.

Puis le silence recouvre l'immeuble. Nous restons des heures dans le placard, pétrifiés de peur. Nous ne savons pas si un Allemand est demeuré sur le palier. Au petit matin, ma mère sort. Elle s'aventure sur le palier quand un voisin descend; elle lui demande de vérifier que les Allemands sont partis. Alors nous nous glissons hors de la cachette. Nous nous habillons et quittons l'immeuble.

Ce fut le début d'une errance de quelques semaines où nous avons rusé avec la mort dans Nice et sa banlieue: de meublé en pension de famille, parce que les hôtels peuplés de Juifs sont la cible préférée des gestapistes. Dans la rue, ma mère marche sur un trottoir, et nous deux, ma sœur et moi, sur le trottoir d'en face. Dans le trolleybus, elle est à l'arrière et nous à l'avant. Nous avons nos instructions au cas où on l'arrêterait: chez quels amis aller, à qui écrire; nous avons de l'argent pour nous débrouiller au cas où... Nous entrons régulièrement dans la basilique; nous y trouvons un sentiment de sécurité et de paix; nous prions pour Arno.

Notre père a été emmené par la Gestapo à quelques centaines de mètres de notre appartement, à l'hôtel Excelsior, à proximité

de la gare centrale. Cet hôtel est devenu une annexe du camp de Drancy. Dès qu'il y a plus d'une cinquantaine de Juifs dans l'hôtel, Brunner le vide. Notre mère a eu le courage d'aller à la gare le 2 octobre et de voir partir mon père. D'un coup d'œil, il lui a fait signe de s'écarter, car les Allemands peuvent se jeter sur ceux qui regardent avec insistance. À Nice, ils avaient fait leur voyage de noces en février 1929; à Nice, ils se sont séparés pour toujours le 2 octobre 1943.

C'est à Nice que j'ai perdu mon père; c'est à Nice que j'ai perdu ma mère. En avril 1981, elle a voulu revoir encore le 15 de la rue d'Italie; elle souffrait du cœur; ma sœur l'accompagnait et l'a photographiée devant la porte de l'immeuble, près de la plaque commémorative. Puis elles sont retournées à l'hôtel Negresco. Un peu plus tard, chez sa belle-sœur, ma mère a dit: «Dépêchons-nous; nous serons en retard au casino.» C'est alors qu'une crise cardiaque l'a emportée le 20 avril, jour anniversaire de la naissance de Hitler. Elle souhaitait pareille fin et ne voulait surtout pas terminer sa vie dans un hôpital. Le casino, ce n'était pas pour y jouer, c'était le Palais de la Méditerranée où mon père avait été inspecteur-interprète en 1942.

En 2007, ma sœur et moi avons vu à Osnabrück, entourés de Beate et d'une vingtaine de nos amis, un opéra allemand, *Die Bestmannoper*, du compositeur Alex Nowitz, ayant pour thème l'arrestation de mon père, notre nuit dans la cachette, le rôle d'Alois Brunner, le meilleur homme d'Eichmann, et mon destin de justicier. Quelle émotion de nous voir sur scène et d'entendre notre père chanter son amour pour sa famille et son angoisse que Brunner ne la découvre!

Après ces semaines épuisantes à travers Nice, notre mère a décidé de revenir dans notre appartement. Elle en avait assez d'être traquée chez les autres. Elle a préféré nous montrer ce qu'il fallait faire en cas de rafle: nous entrerions dans la cachette; elle ouvrirait la porte aux Allemands. Chaque soir, nous mettions nos vêtements dans la cachette avec les documents nécessaires pour notre fuite et nous nous couchions, notre mère entre nous, vigilante et lisant presque toute la nuit des romans policiers des éditions du Masque, à la couverture jaune. Je lisais avec elle avant de m'endormir, et j'ai pris goût aux romans policiers, dont la lecture sait toujours me

calmer quand il le faut. Nous sommes retournés au lycée de jeunes filles, dont je fréquentais les petites classes, qui était aussi celui de Simone Veil, qui s'appelait alors Simone Jacob. Notre mère nous en a retirés quand la Gestapo y a arrêté une fillette. Le soir, nous ne savions pas en rentrant à la maison si nous allions retrouver notre mère. Le ciel pouvait tomber sur la tête d'un Juif à n'importe quel moment. Ce n'est qu'en février 1944 que nous pûmes quitter Nice.

À l'arrivée du convoi n° 61 du 28 octobre 1943 qui l'avait déporté de Drancy vers Auschwitz, Arno Klarsfeld, mon père, a assommé le Kapo qui l'a frappé. Ce geste lui a coûté la vie. Il est mort à trente-neuf ans après avoir été intégré au Kommando de représailles de Fürstengrube, où il était pourtant parvenu à survivre neuf mois dans cette mine de charbon quand la durée de vie moyenne n'y excédait pas six semaines. Pourquoi au moins cette fois, cette seule fois de son existence, n'a-t-il pas courbé l'échine? Je ne le saurai jamais, mais j'ai la conviction que, s'il n'avait pas riposté aux coups du Kapo, il aurait pu en réchapper.

Arno, mon père

Mon père était grand et costaud, d'un tempérament indépendant. Égoïste, sans doute aussi, mais d'abord indépendant. C'était un homme magnétique. Il ressemblait à l'acteur Victor Mature, qui a incarné Samson...

Né en 1905 à Braïla, port fluvial sur le Danube, en Roumanie, mon père a vécu comme s'il savait qu'il mourrait jeune. Il a profité de la vie sans trop se soucier de l'avenir, partant très tôt à la découverte du monde. Il a passé beaucoup de temps à voyager; je crois même qu'il a navigué un an sur un cargo allemand. Pourquoi s'appelait-il Arno? Parce que ses parents avaient tant apprécié un séjour à Florence qu'ils avaient décidé de donner ce prénom à leur prochain enfant si c'était une fille, et celui d'Arno si c'était un garçon – et peut-être aussi parce qu'Arno est l'anagramme d'Aron.

Wolf, le grand-père d'Arno, était originaire de Stryj en Pologne autrichienne et était né en 1840. Ayant émigré à Bucarest avec son épouse Jente Waldman, ce diamantaire y mourut en 1912. Son fils, mon grand-père, Salomon, né en 1862, avait épousé Sophie Abramoff, née d'une mère Schatzman et d'un père fils de convertis au judaïsme, tous deux obligés de quitter la Russie en raison de cette conversion. Salomon s'est installé à Braïla, sur le Danube; il y est devenu l'un des principaux armateurs, possédant une centaine de bateaux et exportant du blé jusqu'en Chine. Il était propriétaire d'une des plus belles demeures de la ville, édifiée par un prince grec. Braïla, patrie du romancier Panaït Istrati, que mon père a bien connu, était une cité cosmopolite. Arno, qui parlait sept langues, était le benjamin de six enfants, trois filles et trois

garçons. Il suffit d'indiquer où sont morts tous ces enfants pour avoir une idée du destin juif au xx^e siècle : l'aînée, Rachel, à Quito en 1970, Myriam à Bucarest en 1940, Moreno à Paris en 1985, Ernestine à São Paulo en 1982, Édouard à Paris en 1977 et Arno à Auschwitz en 1944.

Au XIX^e siècle, les Juifs de l'Empire austro-hongrois ont dû abandonner leurs patronymes hébraïques pour en adopter de germaniques : un champ (*feld*) de couleur claire (*klar*) a donné « Klarsfeld » ; de même qu'une montagne (*berg*) en or (*golden*) ou qu'une pierre (*stein*) en argent (*silber*) ont donné Goldenberg et Silberstein. Les Klarsfeld de 2014 sont probablement issus de la même souche originaire de Stryj. Salomon, mon grand-père, avait trois frères, Fritz, David et Charles, et une sœur, Déborah. Les Klarsfeld se sont éparpillés, les uns au Caire et à Beyrouth ; d'autres aux États-Unis et en Amérique du Sud ; d'autres à Paris, où David était un diamantaire réputé et son fils, Henri, président de la Paramount en Europe et au Proche-Orient. La photo géante d'Henri figurait dans l'exposition de 1941 « Le Juif et la France » à côté de celle de son ami Bernard Natan, cible n° 1 des antisémites dans la partie réservée aux « Juifs maîtres du cinéma français ».

Par rapport à mon grand-père, nous sommes financièrement déclassés. En 1900, il menait un grand train de vie, commandant à Londres les vêtements de sa famille, et disposant d'une fortune importante qu'il perdit en 1930. Son fils aîné, Moreno, refit fortune comme armateur et représentant de Bunge, grande firme internationale d'import-export de céréales, mais la perdit en 1948 quand les communistes au pouvoir l'arrêterent et le mirent aux travaux forcés. Les petits-enfants de mon grand-père sont devenus ingénieur en résistance des matériaux à Saint-Gobain, imprésario musical, hôteliers au Brésil, physicien à Orsay, agrégée de russe (ma sœur), avocat (moi-même), homme d'affaires au Guatemala, industriel dans l'agroalimentaire en Équateur.

À une centaine de kilomètres de Braïla, de l'autre côté de la rivière Pruth, en Bessarabie, devenue russe après avoir été province de l'Empire ottoman pendant des siècles, se situe la petite ville de Cahül – qui se prononce Cagoul. C'est là qu'est née ma mère en 1904. Arno et Raïssa se sont rencontrés dans un dancing rue de la

Huchette, à Paris, dans le Quartier latin. Ma mère y était venue avec un ami; mon père, avec une amie; ils sont repartis ensemble. Ma mère habitait rue Lacépède; mon père, rue de Miromesnil. Raïssa avait grandi dans une famille de riches pharmaciens. Accompagnée de sa sœur aînée, Lida, devenue dentiste après avoir fait ses études à Varsovie, Raïssa, à seize ans, était passée brièvement pour ses études supérieures à Odessa et à Prague, où étudiait son frère Leonid, à l'université de Padoue, puis à celle de Giessen, avant de choisir la Sorbonne en faculté des sciences. Elle y a été l'une des rares étudiantes avant de vagabonder en Europe entre Karlsbad, Berlin, Lausanne et Nice avec ses parents, qui avaient choisi de profiter de la vie. En 1927, elle avait repris ses études à la faculté de pharmacie de Paris.

Raïssa a vingt-quatre ans; lui aussi. C'est le coup de foudre. Raïssa sollicite l'avis du second mari de sa mère, Avsiïe Abramovitch Tessarschi, qui se renseigne sur les Klarsfeld et, convaincu par la fortune familiale que la crise leur fera perdre un an plus tard, expédie ce télégramme concis: «Épouse!» Ils sortirent mariés de la mairie du V^e arrondissement en février 1929, un mois après leur rencontre. Mon fils, ma fille et moi sommes sortis avocats de l'immeuble qui fait face à la mairie sur la place du Panthéon, la faculté de droit de Paris.

Ma sœur est née à Paris, dans le XVI^e arrondissement, le 2 novembre 1931; nos parents l'ont déclarée française à sa naissance. En hommage à Clemenceau, mon père l'a appelée Georgette, prénom qu'elle déteste. Il aurait mieux fait de l'appeler Georgia. Elle se fait appeler Tania; mais, pendant la guerre, Georgette convenait parfaitement.

Ma première année, je l'ai vécue à Cahül, en Bessarabie, aujourd'hui en Moldavie, où ma mère profitait de la domesticité de ses parents et d'une grande demeure toujours pleine d'animaux. Je ne sais si mon père nous a rendu visite; à cette époque, mes parents se disputaient souvent. Mais ils se réconciliaient toujours, parce que ma mère lui trouvait des circonstances atténuantes: «Les femmes se jetaient à son cou», et c'était vrai; les contemporains de mon père l'ont toujours confirmé. Dans les années 1960, un des

plus anciens serveurs de la Coupole m'a dit: «Quand votre père entra, les femmes ne regardaient plus que lui.»

Au début des années 1990, j'ai eu la chance d'être contacté par deux demi-frères issus de deux femmes différentes, Michel et Georges, qui eux-mêmes ne se connaissaient pas. Leurs mères et eux conservaient vivant le souvenir d'Arno: un fils de Georges se prénomme Arnaud, et Michel a un petit-fils prénommé Arno. Tant de mes compagnons orphelins rêvaient encore qu'un des leurs ait pu survivre, et c'était à moi qu'il était échu de découvrir des frères qui sont devenus des amis chers. Georges est décédé; Michel Soulas – qui a été adjoint au maire de Montpellier et a fait une thèse d'histoire sur le général Koenig – et sa famille font partie de notre famille. Raïssa a toujours pardonné les frasques d'Arno et elle nous a confié que l'année qui avait précédé son arrestation avait été la plus heureuse de sa vie de couple. «Il nous a sauvé la vie et s'est sacrifié pour nous», répétait-elle.

En 1937, nous sommes tous les quatre à Paris et mes parents louent un deux-pièces dans la cour d'un immeuble au 196, avenue de Versailles, à la Porte de Saint-Cloud. Sur une photo datée du 29 avril 1938, ma sœur et moi sommes sur ce large trottoir, où j'aime me ressourcer encore aujourd'hui, en face de ce marché qui remonte au Moyen Âge et où le dimanche, après la Libération, je faisais très longtemps la queue pour acheter des pommes de terre. Le 29 avril 2013, ma sœur et moi nous sommes photographiés à l'emplacement exact où la photo fut prise soixante-quinze ans plus tôt, seuls puis avec mes petits-enfants qui vivent aussi à la Porte de Saint-Cloud. Depuis 1972, nous habitons au-dessus du dépôt des autobus, et j'ai appris il y a seulement quelques années que c'est de ce dépôt que sont sortis les cinquante autobus réquisitionnés par la préfecture de police pour la rafle du Vél'd'Hiv. Notre fille et sa famille résident de l'autre côté de la place. Ma sœur habite à proximité immédiate, rue Chardon-Lagache; son fils Maldoror et sa famille, rue Boileau. La Porte de Saint-Cloud est ma petite patrie et mon village. Quand le cardinal Verdier a inauguré l'église Sainte-Jeanne-de-Chantal en 1938, il m'a pris dans ses bras et m'a béni. L'église a été détruite par les bombardements, puis reconstruite; j'ai joué dans ses ruines et dans celles du stade de Coubertin avec mes camarades. Les fontaines monumentales de

la place de la Porte-de-Saint-Cloud étant alors désaffectées, nous passions de l'une à l'autre par les conduits vides.

En 1969, Jean-Marie Lustiger est devenu le curé de Sainte-Jeanne-de-Chantal, et nous sommes devenus amis. Plus tard, en 1978, il a fait de mon *Mémorial de la déportation* son livre de chevet et a été nommé évêque d'Orléans avant d'être promu archevêque de Paris et cardinal. Notre amitié s'est poursuivie; il devait marier notre fille à Sienne en 2007, et j'ai conservé le billet d'avion qu'il devait utiliser le 8 juin pour s'y rendre; mais la mort a frappé. En première page du *Monde* au lendemain de ses obsèques, une photo montrait Notre-Dame et, flottant devant elle, le drapeau des Fils et filles des déportés juifs de France avec l'étoile de David. Chrétien et juif, orphelin de la déportation, il était l'un des nôtres. Et c'est aussi l'un des nôtres par le cœur, le père Patrick Desbois, qui a marié notre fille à Sienne et qui a contribué à faire connaître la «Shoah par balles», la mise à mort systématique par des groupes spéciaux d'exterminateurs de centaines de milliers de Juifs soviétiques, dont les corps ont été enfouis dans une multitude de fosses communes dissimulées.

Quand mes parents traversaient des périodes difficiles, ma mère n'hésitait pas à requérir l'aide de ses parents. Et, même s'ils désapprouvaient les dépenses de leur gendre, ils cédaient toujours aux demandes de ma mère. Mes parents vivaient dans l'insouciance. Pour eux, habiter Paris était une passion : ils sortaient souvent et fréquentaient assidûment les cafés où ils retrouvaient leurs amis.

Arno et Raïssa appartenaient à un monde juif cosmopolite et polyglotte qui s'était éloigné de Dieu. L'Europe était leur patrie. Ils avaient visité ses cités les plus réputées, avaient séjourné dans plusieurs pays, connaissaient leur histoire, leurs habitants, parfois leur langue, les aimant tous, se sentant appartenir à tous.

Mes parents n'étaient pas religieux. Ni mon père, ni ses frères, ni le frère de ma mère, ni moi n'avons fait notre bar-mitsva. Ma mère se contentait de respecter des traditions: jeûner le jour de Yom Kippour et ne pas manger de pain pour Pessah, mais je ne l'ai jamais vue célébrer Shabbat.

En revanche, mon arrière-grand-mère maternelle était, paraît-il, très *croyante*, une sainte femme qui aura passé sa vie à porter

secours aux Juifs les plus démunis et à faire le bien autour d'elle. Je rattacherais l'éloignement progressif de ma famille maternelle des traditions religieuses à la fin du XIX^e siècle. Ils étaient les seuls pharmaciens de cette ville de Bessarabie et s'étaient enrichis aussi grâce au commerce du blé qu'ils achetaient aux paysans et revendaient aux grandes compagnies. En gagnant en aisance financière, en accédant aux études, en participant à la vie économique et intellectuelle de leur région, en s'intégrant à la culture russe, leur perception de la réalité a évolué, leurs horizons se sont élargis, bouleversant leur ancien mode d'existence et les écartant d'une religion stricte et difficile à assumer si l'on n'a pas la foi.

Pourtant, les amis de mes parents étaient presque tous juifs; mais ils respectaient les traditions avec autant de désinvolture qu'eux. Et, après la guerre, les amis de ma mère ne montraient pas davantage d'attachement au judaïsme traditionnel. Le fait d'être né juif avait été générateur de malheurs infinis, sans rien en contrepartie. Les victimes juives n'étaient pas héroïques, à l'exception des résistants juifs. Pendant l'Inquisition, les Juifs qui montaient au bûcher étaient des héros de la foi juive; ils s'étaient vu proposer la conversion et l'avaient refusée. Pendant la Shoah, les nazis n'ont pas proposé aux Juifs de renoncer à l'être. Il suffisait d'avoir eu trois grands-parents de religion juive, ou même deux si le conjoint était juif, pour se voir imposer la mise à mort. Certains de ceux qui ont péri ne se considéraient plus comme juifs; beaucoup de ceux qui se sentaient juifs auraient certainement accepté de renier leur judéité pour échapper à la mort.

Je me suis souvent demandé, au-delà de ce qui s'est passé, ce que signifie être juif. Enfant, j'ai intégré que cela impliquait de dissimuler cette part de mon identité, qu'il y avait là quelque chose qui me singularisait; mais mes parents ne m'ont pas expliqué dans mon enfance ce que c'est qu'être juif, parce qu'ils en étaient incapables, faute de l'avoir été eux-mêmes. Si au sein de cette guerre n'avait pas été livrée la guerre contre les Juifs, je ne me serais probablement jamais considéré comme Juif, sinon d'origine.

Je connais superficiellement l'histoire juive, mais je ne connais pas réellement la culture juive. Je ne parle ni le yiddish ni l'hébreu, que j'ai vaguement appris pendant quelques mois lorsque j'étais scolarisé à l'école Maïmonide, mais que j'ai oublié depuis. Et je

ne suis pas croyant. Mais enfin, je suis juif. J'ai la volonté d'être juif et, pourtant, je n'ai pas le désir de léguer ma judéité puisque j'ai épousé une non-Juive. C'est un choix d'abord amoureux; c'est aussi un choix qui va au-delà de l'amour. Si j'avais une épouse juive, mes enfants seraient juifs. Or ils ne le sont pas selon la loi juive, puisque la judéité se transmet par la mère. Quelle importance d'ailleurs, puisque Arno se sent juif, même s'il ne l'est pas pour les Juifs pratiquants. Le 14 février 2001, je suis devenu citoyen d'Israël par décret du ministre de l'Intérieur et par reconnaissance pour les services que j'avais rendus. Arno ayant choisi d'être israélien, ce qui était possible puisque son père était israélien, et de faire son service militaire en Israël, le problème de sa religion s'est posé administrativement. Arno ne pouvait être considéré comme juif; il a obtenu que la case correspondante reste vide, malgré les bureaucrates qui voulaient à tout prix qu'il ait une religion. Pour l'État d'Israël, dont il est citoyen, Arno est libre-penseur. Résolument athée, notre fille, qui a épousé un catholique d'une vieille famille de Sienne, a vu ses enfants bénis à Rome par les deux papes qui se sont succédé depuis leur naissance, Benoît XVI et François.

En septembre 1939, mon père s'est porté volontaire «pour la durée de la guerre» avec son neveu Willy et des milliers d'autres Juifs étrangers. Il a été affecté au 22^e régiment de marche des volontaires étrangers au sein de la Légion étrangère. Arno avait fait son service militaire en Roumanie de 1926 à 1928 comme caporal dans l'artillerie à Craïova. La formation de ces volontaires, essentiellement des Juifs polonais et roumains et des républicains espagnols, s'est déroulée dans des conditions matériellement défavorables dans le camp de Barcarès; au point que, dès les premiers engagements, les soldats allemands ont qualifié cette unité de «régiment de ficelle».

Arno est nommé caporal en février 1940. Début mai, le 22^e RMVE est envoyé dans le Haut-Rhin; puis, le 21 mai, c'est la plongée dans la bataille de la Somme. Arno et Willy ont été sous les ordres d'Albert Brothier, qui servait comme lieutenant commandant la compagnie d'accompagnement du 3^e bataillon du 22^e RMVE et qui devint plus tard général et chef de la Légion étrangère. Arno était chef de pièce de mitrailleurs à la 2^e section de la CA 3 et mis à la disposition de la 9^e compagnie. Il a pris part aux combats de

Villers-Carbonnel, Misery et Marchélepot. Le 22^e RMVE a stoppé les 5 et 6 juin les chars de Rommel avant d'être anéanti.

Le 2 juillet 1941, le 22^e RMVE a été cité à l'ordre de l'armée par le général Huntziger, alors secrétaire d'État à la Guerre dans le gouvernement de Vichy : « Complètement entouré par les unités blindées ennemies, violemment bombardé tant par avion que par l'artillerie, [le 22^e RMVE] a résisté héroïquement pendant quarante-huit heures à toutes les attaques, réussissant pendant ce temps à conserver l'intégrité des localités qui constituaient l'ossature de la position confiée à sa garde. N'a cédé que faute de munitions et écrasé par une supériorité matérielle considérable. A par sa résistance fait l'admiration de l'ennemi. »

Willy Goldstein, le neveu d'Arno, a été tué à ses côtés. Il a été cité à l'ordre du corps d'armée le 2 juillet 1941 par le général Huntziger : « Volontaire ayant fait preuve de courage et de ténacité aux moments les plus durs des combats des 5 et 6 juin 1940 – a été mortellement blessé à Misery (Somme) au cours d'une liaison. » En 1999, devant le monument des volontaires juifs au cimetière de Bagneux, le général Brothier a déclaré : « La liste de ces étrangers qui sont tombés en se serrant autour de moi serait trop longue à établir ; mais, je l'ai déjà dit et je ne me lasserai jamais de le redire, le premier nom qui figure sur cette longue liste est celui d'un jeune Juif de vingt-cinq ans tombé héroïquement dans la Somme en s'opposant aux chars de Rommel. Il s'appelait Goldstein et, tant que j'aurai un souffle de vie, il y aura une place pour Goldstein dans mon cœur. » Le 28 mai 1943, Philippe Pétain décorait Wilhelm Goldstein de la Médaille militaire à titre posthume, ne pouvant ignorer qu'il était juif, et ce alors que sa police arrêta et livra aux Allemands des nourrissons : un des paradoxes de Vichy, pour qui les Juifs morts au combat étaient valeureux, et les enfants juifs des éléments potentiellement dangereux dont il fallait se débarrasser.

Autre ironie du destin : tandis que les Allemands mettaient à mort tant de Juifs qui n'avaient en rien attenté à leur sécurité, ils respectaient les conventions de Genève et épargnaient des milliers de Juifs prisonniers de guerre de l'armée française, dont beaucoup avaient combattu et tué des militaires allemands.

Ironie du destin, encore : les régiments de marche des volontaires ont été formés au camp de Barcarès, dans les Pyrénées-Orientales,

en 1939-1940, alors que dans ce même département, à Saint-Cyprien, à Argelès, des milliers de Juifs allemands et autrichiens ressortissants du III^e Reich, considérés comme des ennemis, étaient traités de façon dégradante et inhumaine par les autorités de la III^e République.

Ironie du destin, toujours : c'est de la gare de Rivesaltes, dans les Pyrénées-Orientales, que sont partis en mai 1940 les volontaires juifs vers tous les fronts où ils allaient verser leur sang et celui de l'ennemi. Pouvaient-ils se douter que deux années plus tard, en août et en septembre 1942, des milliers de Juifs étrangers, hommes, femmes et enfants, allaient être déportés de cette même gare de Rivesaltes vers Drancy et Auschwitz, livrés à la haine antijuive hitlérienne par un maréchal de France, et que, à leur retour, beaucoup de volontaires étrangers qui avaient combattu et subi cinq années de captivité n'allaient pas retrouver leurs parents, leur épouse, leurs enfants, qu'ils allaient être trahis par la France de Vichy ? Le feu les avait épargnés, mais leurs familles ont péri par le gaz.

Fait prisonnier, Arno est emmené à Cambrai, d'où il s'évade ; il est repris à Villers-Cotterêts, envoyé au Frontstalag 131 à Cherbourg, où il se fait enregistrer sous le nom de Klarstel. Transféré dans un autre camp, il s'en évade en mars 1941 et nous rejoint en zone libre dans la Creuse.

En 1981, à la mort de ma mère, nous avons acquis une maison en Normandie, à Breteuil, entre Conches et Verneuil. Nous avons choisi cette région parce que, en 1939, nous avons été évacués de Paris à Conches en prévision de bombardements et parce que, à proximité, à Rugles, ma sœur et moi avons été accueillis en 1947 et en 1948 dans une chaleureuse colonie de vacances de l'association des Bessarabiens de France.

Récemment, j'ai appris par les archives du ministère de la Défense que c'était de Verneuil que mon père s'était évadé. S'il ne l'avait pas fait, il aurait survécu ; mais nous, qu'aurait été notre destin ? Quand nous étions dans la Creuse en 1941, à Grand-Bourg, une Juive autrichienne, Rosalie Glaser, a tenté de convaincre ma mère, qui se refusait à la croire, de la volonté de l'Allemagne hitlérienne d'anéantir les Juifs. Ma mère, qui avait souvent et longtemps vécu en Allemagne dans les années 1920, croyait connaître les Allemands.

Nous étions parvenus dans la Creuse au terme d'une année mouvementée. Le 2 septembre 1939, je fus le «premier blessé» de la guerre, transporté à l'hôpital Henri-Dunant de la Croix-Rouge, rue Michel-Ange, parce que mes parents avaient crié si fort en entendant à la radio la déclaration de guerre que j'ai pris peur, j'ai couru, je suis tombé et je me suis profondément brisé l'arcade sourcilière droite. À l'hôpital, on m'a fêté comme celui qui avait versé le premier sang de cette nouvelle guerre. J'en ai gardé une cicatrice bien visible. L'exode de 1940 est aussi l'un de mes plus anciens souvenirs : une queue interminable à la gare d'Austerlitz, un train pris d'assaut à la veille de l'entrée des Allemands dans la capitale ; le mitraillage du train ; l'arrivée à Capbreton, dans les Landes, où les Allemands nous ont rattrapés peu après ; les premiers que nous ayons vus étaient en side-car. J'ai eu moins peur d'eux que de l'océan, dont les vagues m'effrayaient à juste titre, d'ailleurs, puisque plusieurs militaires allemands y trouvèrent la mort en se baignant imprudemment.

De Capbreton occupé, nous partîmes pour Moissac, en zone libre, où beaucoup de Juifs s'étaient regroupés. Ce fut à mon tour d'échapper à la noyade en eau douce ; je venais d'avoir cinq ans et je me souviens de ma sœur et d'enfants sur la rive me regardant me débattre en essayant d'attraper des herbes pour sortir de l'eau. À Moissac, ma mère, sans ressources, apprit qu'une organisation juive d'origine russe, l'OSE (Œuvre de secours aux enfants), disposait d'un centre dans la Creuse, au château de Masgelier près de Grand-Bourg, et qu'elle pourrait y envoyer gratuitement ses enfants pendant qu'elle s'installerait à Grand-Bourg. Elle suivit ce conseil à l'automne 1940. Le château de Masgelier était majestueux ; la discipline y était assez dure et peu appréciée par ma sœur. Je me souviens d'avoir travaillé de mes petites mains au potager, ce qui probablement m'a détourné à jamais du jardinage. Les menus étaient également très monotones – des pois chiches, tous les jours, ou presque, des pois chiches. Notre mère venait nous voir à pied chaque semaine. Les enfants – nous étions une centaine – étaient très majoritairement allemands, autrichiens, polonais ; ils doivent leur vie à l'OSE qui put obtenir pour certains, en 1941, le passage aux États-Unis et, pour les autres, sut les disperser à temps.

J'ai été à deux doigts de la mort à Masgelier. Je souffrais d'une appendicite non diagnostiquée qui empira; ma fièvre monta à 41 °C. J'eus la chance que ce soir-là soit revenu à Masgelier un médecin roumain chargé du ravitaillement des centres d'enfants de la Creuse (Masgelier, Chabannes et Chaumont), Élysée Cogan. Ayant fait le diagnostic, il m'emmena dans la nuit à l'hôpital de Guéret, où l'on jugea qu'il était trop tard pour m'opérer; mais le chirurgien décida qu'il fallait quand même tenter de me sauver. Il réussit l'opération, et je restai trois semaines à l'hôpital entre la vie et la mort, ma mère auprès de moi. Le chirurgien lui dit: «S'il a survécu, c'est parce que vous l'avez nourri longtemps au sein.» Je me souviens de mon lit très haut – je n'avais que cinq ans –, du changement quotidien et douloureux des pansements, et surtout de mon premier livre d'histoire illustré sur Charlemagne et les Lombards. Ma vocation d'historien est née à l'hôpital de Guéret, d'où je pouvais m'évader par la lecture. Je lisais couramment, paraît-il, depuis l'âge de trois ans; mais c'était la première fois que je lisais des heures entières pour échapper à la douleur et à l'ennui. Je ne devais effectuer un deuxième séjour à l'hôpital que soixante-sept ans plus tard, à Bichat, pour un quadruple pontage...

Au printemps 1941, mon père nous a rejoints. On devine notre joie sur une photo où, en uniforme, il nous enlace, ma sœur et moi, devant le château de Masgelier, que nous quittâmes pour Guéret. Arno avait eu le toupet d'écrire le 9 avril au maréchal Pétain; cette missive étant restée sans réponse, il écrivit une lettre de rappel le 26 mai 1941 – que je possède encore parce qu'elle lui a été retournée; elle porte le cachet «Envoyé par le Maréchal». Mon père se plaignait de ce que sa missive soit restée sans réponse: «Dans cette lettre, je vous faisais un état complet de ma situation personnelle et je ne vous cachais pas le grand besoin que j'avais de trouver le plus rapidement possible du travail; quinze jours après, j'ai reçu la visite d'un brigadier de gendarmerie, venu me demander des renseignements que je me suis empressé de lui fournir. Comme depuis je n'ai rien reçu, je suis à me demander si c'est bien au sujet de ma lettre qu'il est venu.»

La réponse n'a pas tardé, le 9 juin 1941: Arno était invité à se présenter à l'Office départemental du travail et il fut engagé dans un bureau du Commissariat à la lutte contre le chômage. Trois

mois plus tard, mes parents décidèrent de quitter Guéret pour Nice, où ma mère avait résidé à plusieurs reprises avec ses parents et où Arno et elle avaient passé leur voyage de noces. Quel changement pour nous, les enfants: la mer et une ville du Sud, animée, avec des tas de gens proches de nous; les Juifs réfugiés à Nice étaient nombreux, nos parents y retrouvaient des amis et retrouvaient la vie sociale qui leur convenait. Nous vécûmes quelques mois au Meublé du Parc, 18, rue Alberti. À la suite d'une démarche de Raïssa à Monte-Carlo, où elle m'emmena en décembre 1941 et où elle fut reçue par le baron de Gunzburg, célèbre Juif russe, encore influent au casino, mon père fut engagé au Palais de la Méditerranée à Nice comme inspecteur-interprète, ce qui correspondait tout à fait à ses compétences et à son tempérament.

Arno est entré en Résistance en 1942. Je sais qu'il a servi sous les ordres du capitaine Conrad Flavian, Juif roumain, dans les Groupes francs du mouvement «Combat», mais aussi du commandant Comboul et de Roger Nathan-Murat. La mort l'a empêché de me confier ses souvenirs. J'ai su par Pierre Merli, qui sera plus tard maire d'Antibes, qu'ils avaient agi ensemble au sein de la Maison du Prisonnier des Alpes-Maritimes, fondée sous le contrôle du Commissariat au reclassement des prisonniers de guerre rapatriés. C'est sans doute ainsi qu'il a retrouvé l'un des premiers résistants, Antoine Mauduit, qui avait créé le réseau «La Chaîne» après avoir été officier dans la Légion étrangère, où il formait en 1940 les élèves caporaux, et s'être évadé d'Allemagne. Son réseau aidait à l'évasion d'officiers français retenus dans des stalags et faisait partie du MNPDG, le Mouvement national des prisonniers de guerre. Son quartier général: le château de Montmaur, situé à proximité de Gap dans les Hautes-Alpes. Nous avons conservé une lettre du 22 décembre 1942 de Mauduit à Arno: «Je vous propose de venir avec votre famille pendant quelques jours en attendant que cette situation vous soit trouvée. Vous logerez dans une petite propriété que nous avons en annexe au château. Croyez-bien, mon cher Camarade, à mes sentiments de fraternité et de solidarité.»

Nous sommes partis pour Montmaur et y avons passé quelques semaines avant de regagner notre appartement à Nice. Dans le sous-sol du «chalet» où nous vivions, proche du château, les résistants imprimaient la nuit de faux papiers. Notre mère n'était

pas au courant du rôle de couverture que l'on avait attribué à notre famille pour faciliter cette activité clandestine. Quand elle s'en rendit compte, elle reprocha à Arno de mettre ses enfants en danger et exigea de partir avec nous. L'hiver était à ce point glacial que les draps étaient gelés, et c'est un de mes meilleurs souvenirs de mon père que ces nuits où, par ses grimaces, ses mimiques et ses plaisanteries, il nous exhortait à entrer dans notre lit. Il était toujours gai et de belle humeur. Il adorait manger. Je me rappelle que, lorsqu'on nous distribuait le contingent de sucre obtenu grâce aux cartes d'alimentation, il engouffrait une petite part de sa propre portion et confiait tout le reste à notre mère. Un jour, croyant que ma mère avait réussi à se procurer du cacao, il avala une grosse cuillerée de cannelle qu'il recracha aussitôt. Quel éclat de rire!

C'est pendant notre séjour que se tint au château, début février 1943, cette mémorable réunion de Montmaur qui marqua le passage officiel dans la Résistance de François Mitterrand, actif au Commissariat au reclassement des prisonniers de guerre, créateur et animateur de la Maison du Prisonnier. J'ai assisté à ces réunions, car nous nous réchauffions le jour au château, et je me souviens même du remue-ménage que j'ai suscité quand il a fallu forcer la porte des toilettes que j'avais fermée de l'intérieur et que je ne parvenais pas à ouvrir, parce que l'ampoule avait grillé et que je n'y voyais rien.

Après l'arrestation de mon père à Nice, j'étais sûr qu'il reviendrait. Il nous l'avait promis. Fait prisonnier au début de la guerre, il s'était évadé et il était revenu; il allait revenir une nouvelle fois. J'ai moins souffert que d'autres qui apprennent soudainement la mort d'un père; le mien est mort peu à peu; il n'est pas rentré. Plus tard, en mai et juin 1945, à l'hôtel Lutetia à Paris, où nous allions le chercher avec sa photo, l'espoir a graduellement diminué. En août, j'étais en colonie de vacances dans le château des Rothschild à Ferrières quand ma mère m'a écrit qu'un déporté grec survivant avait identifié mon père, qu'il avait connu en août 1944 à l'infirmerie, qu'il était terriblement maigre, mais qu'il savait encore remonter le moral de ses compagnons. Comprenant alors que je ne reverrais plus mon père, je me suis enfui de Ferrières, sans un sou, j'ai regagné Paris et pleuré dans les bras de ma mère. Il m'est

arrivé à plusieurs reprises dans ma vie de rêver de mon père et de son retour.

De Drancy, mon père a réussi à faire passer une lettre, que malheureusement nous n'avons pas gardée, dans laquelle il me disait : «Maintenant, c'est toi le chef de famille.» Il avait été transféré de Nice à Drancy avec quatre-vingt-un autres Juifs, dont Tristan Bernard et son épouse, qui furent libérés grâce à l'intervention de Sacha Guitry. Arno a été le voisin de chambrée de Raymond-Raoul Lambert, dirigeant de l'Union générale des israélites de France, l'UGIF, arrêté par la Gestapo pour être allé protester auprès de Pierre Laval le 14 août 1943 à Vichy, et qui avait refusé de mettre à l'abri en Suisse son épouse et ses quatre enfants afin de partager totalement le sort des Juifs qu'il représentait officiellement. Tous les six furent déportés le 20 novembre 1943.

À 5h30, le jeudi 28 octobre, eut lieu à Drancy le réveil dans les escaliers de départ. Mille personnes étaient concernées par ce convoi de vingt groupes de cinquante personnes. Le capitaine SS Brunner, qui depuis juin 1943 dirigeait le camp de Drancy, était fanatiquement antijuif et particulièrement rusé. Il voulait que ces départs se fassent dans l'ordre et lui causent un minimum de problèmes. Il avait réussi à faire croire à de nombreux internés qu'ils allaient retrouver, à l'arrivée du convoi, un camp dont les conditions étaient les mêmes qu'à Drancy, où il avait nettement amélioré la situation par rapport à la période antérieure à juin 1943, quand le camp était sous la direction de la préfecture de police. Désormais, la gendarmerie était à l'extérieur du camp qu'elle gardait étroitement. À l'intérieur, quelques Allemands faisaient régner un régime de terreur policière, mais ce camp était géré par des Juifs. Ils étaient surtout originaires de l'est de la France, parlant bien l'allemand et exemptés de la déportation, avec les membres de leurs familles, tant qu'ils servaient les objectifs de Brunner, qui tenait à remplir Drancy en se rendant là où il pourrait arrêter des masses importantes de Juifs, à l'aide de son commando de SS autrichiens. Il y avait même un service d'ordre juif à Drancy. C'est le seul exemple de collaboration – forcée – juive en France pendant l'occupation.

Pour abuser les internés sur le sort réel des déportés, la profession de chaque prisonnier était demandée; les wagons étaient

nettoyés par des détenus qui portaient également les bagages des déportés pour les charger dans les autobus les conduisant à la gare de Bobigny, et ensuite dans les wagons. Le 27 octobre à 15 heures, le train de vingt-trois wagons de marchandises et de trois wagons de voyageurs avait été mis à la disposition de l'Office central de la sécurité du Reich par le ministère allemand des Transports. Il s'agissait non pas d'un train de la SNCF, mais d'un train allemand, conduit jusqu'à la frontière allemande sur des rails français par un cheminot français avec probablement à ses côtés un cheminot allemand.

L'escorte du 28 octobre 1943 était constituée de 20 policiers venus spécialement d'Allemagne. Dans ce convoi se trouvaient 125 enfants: Sultana Arrovas et ses cinq enfants : Rachel 13 ans, Marcel 10 ans, Josette 8 ans, Germaine 6 ans et Sabine 4 ans; Pessa Klajn et ses six enfants: Sarah 14 ans, Victor 13 ans, Max 10 ans, Jacques 9 ans, Icek 6 ans et Joseph 5 ans; Sultana Bendantayan et ses quatre enfants: Clarisse 17 ans, Simone 12 ans, Albert 10 ans et Georges 8 ans; Pauline Blumenfeld et ses trois enfants: Jenny 8 ans, Mireille 4 ans et Henri 1 an; Fanny Eskenazi et ses trois enfants: Daniel 6 ans, Arlette 5 ans et Charlotte 3 ans; Sylvia Wajcenzang et ses cinq fils: Jacques 15 ans, Henri 14 ans, Charles 11 ans, Joseph 5 ans et Paul 1 mois, et tant d'autres... Un des amis de mon père qui faisait partie de la cinquantaine de survivants du convoi, Samuel Stern, a témoigné de ce qui s'est passé à l'arrivée à Auschwitz, où 284 hommes et 103 femmes furent sélectionnés pour le travail et 613 autres déportés immédiatement gazés: «Arno Klarsfeld devait être signalé à Auschwitz, car il fut frappé par le chef de bloc polonais dès son arrivée. Fait inouï jusqu'alors. Il riposta, car il était physiquement de taille à le faire, ce qui provoqua une certaine considération pour notre groupe de Français. Mais cela dut également être noté... il devait partir ultérieurement pour la "Fürstengrube" (la mine des princes)... J'appris qu'il en avait été ramené, complètement épuisé, et liquidé.»

Lors de mon premier voyage à Auschwitz, en février 1965, j'ai voulu savoir quel avait été le numéro de matricule de mon père. J'ai pu le déduire logiquement. Les 284 désignés pour les travaux forcés portaient les matricules 159546 à 159829. Quatre numéros sans

identité figuraient sur une liste du Kommando de Fürstengrube : 159565, 159630, 159647 et 159683. Parmi les sélectionnés dont les noms étaient connus, le 159682 était celui de Klajn et le 159684 celui de Lempert; le nom de mon père se trouvait alphabétiquement entre ces deux numéros, et il était absolument certain qu'il avait été envoyé à Fürstengrube; il était donc le numéro 159683. Sur le registre de l'infirmerie, où étaient notés seulement les matricules des malades, j'ai pu découvrir le 159683 avec la mention «Fürstengrube» accompagnée d'une croix et d'un *v* (*verstorben*, décédé). La croix signifiait vraisemblablement qu'il avait été désigné pour la chambre à gaz. Ce raisonnement a été admis par le directeur du musée d'État d'Auschwitz, Kazimierz Smolen, qui me l'a confirmé par écrit le 20 février 1965.

Je voulais à tout prix connaître ce numéro matricule. Il devait faire partie de ma mémoire, comme si mon père me transmettait un message: les nazis avaient voulu déshumaniser les déportés qu'ils épargnaient un temps pour exploiter leur force de travail. Remplacer leurs noms par des matricules facilitait leur tâche et était caractéristique du mépris dont ils n'avaient cessé d'accabler les Juifs. Ne leur avaient-ils pas déjà imposé avant la guerre, dans l'Allemagne hitlérienne, de n'utiliser que les prénoms Israël et Sarah? Dans l'univers concentrationnaire exterminateur, les nazis ont détruit immédiatement les papiers personnels des Juifs à leur arrivée au camp avant de gazer et de brûler presque aussitôt la grande majorité des arrivants. Ceux-là étaient transformés en cendres; quant aux sélectionnés, ils étaient transformés en matricules. Ils perdaient leur identité, remplacée par ce matricule imprimé non sur du papier, mais dans la chair. Combien mon père avait dû haïr ce matricule auquel il avait été obligé de s'identifier! N'être plus qu'un numéro avant de disparaître en cendres éparpillées. Mais à la volonté des nazis de détruire et d'anéantir le peuple juif, nous, Juifs, opposons notre volonté de mémoire juive précise et intransigeante.

Raïssa et ses enfants

Au cours de mes recherches en 1965 au Centre de documentation juive contemporaine au mémorial du Martyr juif inconnu, aujourd'hui mémorial de la Shoah, j'ai mis la main sur une liste de la Gestapo où se trouvaient nos noms: «Klarsfeld, Raïssa et ses enfants». Il s'agissait d'une demande de rapatriement en Roumanie que ma mère avait faite fin 1943 à la suite d'une communication de l'ambassade roumaine informant que les Allemands acceptaient un pareil retour, qui devait avoir lieu en février 1944 à partir de Lyon. Plus tard, par un autre document, j'ai appris que c'était Klaus Barbie qui avait été chargé de ce rapatriement ferroviaire concernant soixante-dix-huit personnes. Je n'ai jamais su si les Juifs roumains de cette liste avaient été effectivement rapatriés; ce que je sais, c'est que, prudente, ma mère avait donné nos noms, mais pas notre adresse, et qu'elle avait renoncé à ce projet qu'elle jugeait trop dangereux. Sur un autre document de la Gestapo, il est indiqué que notre adresse est «*unbekannt*» (inconnue).

En février 1944, les autorités ont décidé d'évacuer de Nice femmes et enfants; certains départements sont désignés pour les accueillir, mais, chez les Juifs qui se croisent furtivement dans Nice quadrillée par la Gestapo et que Brunner a quittée en décembre 1943, il se murmure qu'en Haute-Loire le risque est moins grand qu'ailleurs, et que le major allemand qui siège au Puy-en-Velay ne s'intéresse pas aux Juifs. Ce renseignement se révélera exact: il n'y avait pas d'antenne de la Gestapo en Haute-Loire et le major Julius Schmaling, enseignant dans le civil, n'a déclenché aucune rafle de

Juifs dans le département pendant les vingt mois de l'occupation allemande. Il était membre du parti nazi; mais des nazis en titre ont pu se montrer humains ou peu sensibles à l'idéologie antijuive tandis que d'autres, non inscrits au Parti, ont perpétré des crimes odieux. Les quelques arrestations opérées en Haute-Loire eurent lieu lors d'incursions de gestapistes depuis les départements voisins.

Notre mère se décide à partir pour Le Puy; en cette période, le sort des Juifs était aussi une question de chance et, cette fois-ci, la chance nous a souri. Au Puy, Jean Poliatschek, fils du rabbin Moïse Poliatschek et normalien qui n'avait pu se présenter à l'agrégation de lettres parce que juif, nous conseille d'aller nous installer à Saint-Julien-Chapteuil, village où les Allemands ne se rendaient pratiquement jamais.

Le 24 mars 1944, tout juste arrivés à Saint-Julien-Chapteuil, nous trouvâmes un logis au deuxième étage chez Mlle Adhémard, qui tenait un débit de boissons au rez-de-chaussée, où elle vendait aussi les rares journaux qui paraissaient à l'époque. La maison est toujours là, on y boit toujours des «canons» et on y achète toujours des journaux. Notre appartement était assez vaste. Raïssa avait sa chambre, ma sœur et moi en partagions une. Donnant sur la cour, il y avait dans une même pièce la cuisine, constituée d'une énorme cuisinière à bois et à charbon, avec une cuvette servant d'évier et de tub le samedi, et la salle à manger, symbolisée par la table et les chaises. Il n'y avait pas d'eau courante ni de chauffage dans les chambres, et les toilettes étaient au fond de la cour. On allait chercher l'eau avec des brocs à la pompe qui se trouvait à près d'une centaine de mètres plus haut dans l'unique rue du village.

Nous étions officiellement des réfugiés, comme la dizaine de Juifs qui vivaient dans ce bourg. À la mairie, on ne nous a pas demandé notre religion. Il nous avait suffi de déclarer à la préfecture que nous n'étions pas juifs. On n'a pas exigé que nous le prouvions; nous étions prétendument des orthodoxes. Dès les premiers jours, notre mère alla nous inscrire à l'école, Georgette chez les sœurs de Saint-Joseph, et moi chez les frères des Écoles chrétiennes.

Saint-Julien se dresse sur la colline dans un paysage verdoyant et vallonné d'où émergent d'énormes masses de roches. On pouvait

contempler les toits du village du parvis de l'église, qui les dominait et se voyait à des lieues à la ronde. Que j'ai aimé cette église où, à huit ans, j'ai brièvement cru en Dieu et prié ardemment pour le retour de mon père! Le signe de croix m'est encore familier et j'ai continué de l'esquisser en pénétrant dans les centaines d'églises que j'ai visitées depuis mon enfance, sans jamais manquer d'y allumer des cierges pour le bonheur des êtres qui me sont chers.

Je rêvais d'être enfant de chœur et de porter les vêtements de cérémonie de mes camarades. J'aimais beaucoup l'histoire sainte. Au catéchisme, j'étais le seul qui écoutait sagement et retenait tout. Un jour, l'évêque vint inspecter l'école et interroger les élèves avant la communion ou la confirmation qui devait avoir lieu en mai. Je fus le premier à répondre à toutes ses questions :

– Mais qui est donc cet élève si doué?

– Un petit réfugié, monseigneur.

– Et il est au moins enfant de chœur?

– Non, monseigneur, nous ne pouvons pas le prendre, car il n'est pas catholique!

– Comment! Mais il faut absolument le faire baptiser!

Et, dès le lendemain, les trois frères des Écoles chrétiennes qui professaient à Saint-Julien se rendirent en grande pompe chez nous : « Monseigneur a distingué votre fils. Il voudrait le baptiser pour qu'il puisse servir la messe. Et, qui sait, peut-être pourra-t-il entrer au séminaire, devenir prêtre, puis évêque ou même cardinal. » Ils essayèrent de persuader ma mère de me convertir. Raïssa était très ennuyée, car elle était très attachée à ce que nous restions juifs, considérant la conversion comme une lâcheté. « Mes frères, leur dit-elle, nous sommes chrétiens, nous aussi, nous sommes orthodoxes. Je n'ai rien contre le fait que Serge devienne catholique, mais c'est une très grave décision que je ne puis prendre seule, tant que mon mari est prisonnier des Allemands. Nous verrons à son retour. » L'argument parut convaincant.

Nous avons été heureux à Saint-Julien-Chapteuil, terre natale de Jules Romains et, paraît-il, de Pierre Arditi, né pendant la guerre de parents qui se cachaient, eux aussi, à proximité du bourg.

On nous indiqua les paysans qui pouvaient nous vendre des provisions ou en échanger contre des vêtements ou surtout du vin, qui était rationné mais très apprécié au village, où une maison

sur deux, ou presque, abritait un débit de boissons; les hommes y commençaient la journée avec un « canon », voire plus. Parfois, nous allions avec ma mère dans les fermes où nous trouvions du lait, du beurre, du lard, du jambon fumé et des œufs, et, de temps en temps, on tuait un poulet qui nous était destiné – c'étaient des merveilles pour nous qui avions connu tant de restrictions à Nice, où la nourriture était rare et incroyablement chère au marché noir. J'ai connu la moisson, les grands bœufs sous le joug, la période des foins, la nature, la gentillesse des gens, un mode de vie qui a maintenant disparu, même dans ce coin de la France profonde, et qui m'a laissé une puissante nostalgie, comblée par l'achat en 1981 de notre maison à Breteuil, face à l'église qui a abrité les noces de la fille de Guillaume le Conquérant, et dont j'aime à entendre sonner la cloche tous les quarts d'heure, comme dans mon enfance.

Dans le bourg de Saint-Julien, je fus impressionné par le sens de l'équité dont faisait preuve ma mère; chagrinée d'apprendre par la radio la destruction de villes allemandes où elle avait vécu ou qu'elle avait visitées. Elle établissait une différence entre les Allemands coupables et les autres. Tout le monde au village disait du mal des Allemands, de tous les Allemands, sauf elle. Ce point de vue personnel, si différent de celui des autres et qu'elle justifiait auprès de nous, a certainement eu une profonde influence sur moi à un âge où l'on fait consciemment ou non des choix définitifs.

Nous n'avons pas vu un seul Allemand à Saint-Julien, où les maquisards étaient très présents et faisaient bon ménage avec la gendarmerie, qui fermait les yeux sur les lois de Vichy.

C'est aussi à Saint-Julien que nous avons eu notre premier chiot, Topsy, sauvé de la noyade par ma sœur, nourri au biberon, et qui devint une belle chienne noire qui nous accompagnait dans nos promenades.

Ma sœur est souvent revenue à Saint-Julien, et moi à trois reprises, dont l'une a été mémorable, puisque notre destin, à Beate et à moi, s'est joué en juillet 1967 dans « mon » village. Raïssa, Georgette, notre fils Arno, qui avait alors deux ans, Maldoror, le fils de ma sœur, âgé d'un an, et le chien Petia ont passé les vacances à Saint-Julien. Beate était secrétaire à l'Office franco-allemand pour la jeunesse et moi, attaché de direction à la Continental Grain.

Nous avons rejoint la famille à Saint-Julien; c'était la première fois que j'y retournais depuis la guerre; nous logions de nouveau chez Mme Adhémar, où j'avais vécu vingt-quatre ans plus tôt. Beate et moi y travaillâmes ensemble sur son troisième article pour *Combat* contre le chancelier Kurt Georg Kiesinger, article qui parut le 21 juillet et qui provoqua le 30 août la révocation de Beate de l'OFAJ. Elle y avait écrit en particulier: «Les premiers pas de M. Kiesinger ont été modestes et feutrés, car cet homme, qui a su se faire une aussi bonne réputation dans les rangs des chemises brunes que dans ceux de la démocratie chrétienne, était bien conscient de ce qu'il se jouait dans les premières semaines de son avènement.»

Le 18 août 1944, la Haute-Loire a été libérée par les seules forces de la Résistance, et ce fut la fête à Saint-Julien-Chapteuil. Nous avons quitté le bourg le 24 septembre 1944 pour pouvoir reprendre les classes à Paris le 1^{er} octobre. Ce fut un déchirement pour ma sœur que de se séparer de sa chienne. Le voyage fut interminable; des ponts étaient détruits, il fallait prendre un bac. Quand nous parvînmes à la Porte de Saint-Cloud, notre appartement était occupé; il avait été pillé en 1941 et attribué à d'autres locataires. Ce fut le début d'une nouvelle errance qui dura environ un an et demi, jusqu'à ce qu'un procès nous restitue notre titre de locataires. L'appartement était vide, il ne restait pas un clou, et nos prédécesseurs avaient maculé les murs et déchiré les papiers peints pour que nous ne puissions en rien profiter de ce qu'ils y avaient investi.

Entre-temps, nous nous logeâmes tant bien que mal à diverses adresses: boulevard de Grenelle, rue Le Marois, rue des Peupliers à Boulogne. Je me souviens en particulier des mois les plus froids de l'hiver que nous passâmes dans une chambre non chauffée d'un hôtel de dernière catégorie, Chez Ernest, avenue de Versailles. Georgette, excellente élève au lycée Molière, étudiait la nuit malgré le froid, une couverture sur le dos et des mitaines aux mains. Nous étions sans argent; ma mère n'avait pas encore trouvé d'emploi, et ses parents, qui avaient survécu à Bucarest, ne savaient pas comment l'aider: l'Europe était morcelée par des frontières et des barrières militaires, politiques et financières infranchissables pour des civils sans relations.

J'ai fréquenté plusieurs écoles communales, en particulier celle du Parc des Princes, mais sans vraiment suivre quoi que ce soit – j'attendais le retour de mon père, et ce fut pire encore quand je compris qu'il ne reviendrait jamais. Puis ma mère a travaillé au sein de l'Œuvre de secours aux enfants (OSE) dans un dispensaire accueillant les survivants. Je l'accompagnais parfois. J'ai écouté leurs récits; j'ai compris dans quel enfer Arno avait été englouti, j'ai compris que nous devons notre vie à son sang-froid et à son sacrifice. J'ai entretenu un lien fort avec lui, m'imaginant ce que, affaibli, dans ses ultimes moments, il avait pu penser; ce n'était pas un sentiment morbide, mais le besoin de poursuivre le dialogue avec lui et de lui rester fidèle. Un orphelin de ses deux parents déportés et qui avait été trop jeune pour les connaître m'a écrit un jour que, dans son enfance, le seul moyen qu'il avait trouvé pour créer un contact avec ses parents avait été de retenir le plus longtemps possible sa respiration, presque jusqu'à l'asphyxie, pour s'imaginer avec eux quand ils furent gazés.

À la rentrée 1945-1946, ma mère m'inscrit comme interne à l'école Maïmonide, rue des Abondances à Boulogne. Le presque chrétien que j'étais au printemps 1944 se retrouve petit Juif religieux à l'automne 1945. Religieux, je ne l'étais plus depuis que Dieu avait refusé de me rendre mon père; mais rien ne me distingue des autres enfants couverts de bérets ou de kippas qui entourent Marcus Cohn, le directeur de l'école, dont la réputation fut si grande en France, puis en Israël. Je suis le plus près de lui sur la photo, car j'excelle en histoire juive. Mais je m'ennuie à la synagogue; l'hébreu ne rentre pas dans ma petite tête, et le temps réservé à l'étude est limité pour les petits, car il fait très froid et on ne chauffe pas ou très peu. La femme économe qui a la main sur le chauffage est la future mère de Daniel Cohn-Bendit; elle nous distribue des barres de chocolat à 4 heures et nous, les enfants, franchissons les haies qui nous séparent de la forêt vosgienne, partie de la propriété voisine, le jardin Albert-Kahn, alors fermé. Nous y jouons et pénétrons même dans le bâtiment principal où se trouvent de précieuses archives photographiques. Enfants juifs, nous n'y avons jamais rien volé, détruit ou abîmé.

Cette année 1946 se passe pour moi dans le brouillard; je ne me réveille qu'à la rentrée, quand ma mère finit par obtenir tous les

visas de transit nécessaires pour regagner la Roumanie. Prudente, parce que le sort de la Roumanie reste incertain et qu'il est question qu'elle bascule dans le camp communiste, ma mère ne renonce pas à notre appartement, enfin récupéré. Nous prenons le premier Orient-Express sur la ligne Paris-Bucarest le 9 novembre 1946 et, après trois jours de voyage à travers la Suisse, l'Autriche et ses zones d'occupation et la Hongrie, nous arrivons sur la terre promise et redevenons les bourgeois que nous n'étions plus. La Roumanie est le premier pays riche que j'aie connu : aucune restriction n'y existe pour ceux qui ont de l'argent ; les meilleurs produits y sont en vente et les gâteaux sont délicieux. Mes grands-parents sont propriétaires d'un grand appartement en plein centre de Bucarest, Strada Athena, dont les fenêtres donnent sur les Champs-Élysées de la capitale. Mes oncles et tantes du côté paternel sont riches et vivent dans des hôtels particuliers. Georgette et moi sommes immédiatement inscrits au lycée français. Ma mère souffle enfin après ces années de privations et d'efforts pour survivre malgré les persécutions et le manque d'argent, auquel elle n'était pas habituée.

Ce répit dure peu : les élections législatives vont avoir lieu début janvier 1947 et le parti communiste, le parti du soleil, son emblème, est favori. Ses militants font de l'intimidation, sonnent aux portes, exigent qu'on vote pour le Parti. Ma mère s'indigne : « Après la Gestapo, je ne veux pas subir la Guépéou ; si les communistes gagnent, nous repartirons pour Paris. » Mes grands-parents tentent de la dissuader. D'ailleurs, comment partir ? Ma mère et moi sommes de nationalité roumaine et, pour quitter la Roumanie, il faut un visa de sortie que seule peut délivrer l'autorité militaire soviétique.

Le PC gagne les élections ; ma mère se rend aussitôt avec moi au QG du général Borisssov, qui nous reçoit sans façon. Il est âgé, vêtu très simplement. Ma mère est russe ; elle lui raconte notre histoire et lui explique qu'elle souhaite que nous fassions nos études en France, et que sa fille est de nationalité française. Le général acquiesce et signe notre visa de sortie. Éperdue de reconnaissance, ma mère sort de son sac son porte-bonheur, un rouble en platine de la tsarine Élisabeth, et l'offre au général qui, courtois, nous raccompagne jusqu'à la sortie.

Grâce au cran de ma mère et à ce sauf-conduit, nous sommes les premiers à quitter ce pays qui va sombrer dans la persécution policière de la liberté et de la bourgeoisie. Grands-parents, oncles et

cousins vont connaître les uns la prison, les autres les tracasseries à l'infini et la mise au ban de la société; tous subiront les nationalisations et la confiscation des biens. En 1950, mes grands-parents mourront; plus tard, oncles, tantes et cousins parviendront à fuir la Roumanie après qu'une rançon aura été payée pour eux. Seule Lida, la sœur bien-aimée de ma mère, restera à Bucarest sans être inquiétée. Dix ans après, je serai celui qui reprendra contact avec elle, mais aussi avec Nina, la sœur de ma mère qui vit à Leningrad, et avec son frère Leonid qui vit à Krasnodar. Ce sera l'un de mes rôles préférés que d'être celui qui réussit à reformer une famille unie en dépit de la guerre froide.

Des décennies plus tard, le jour du nouvel an juif 5775, le 25 septembre 2014, ma sœur et moi nous sommes rendus à Braïla, la ville natale de notre père, afin de nous recueillir à l'emplacement de la demeure familiale paternelle. Nous avons ensuite poursuivi notre route vers Cahül, la ville où notre mère a vu le jour, et nous sommes allés à l'endroit où se dressait autrefois la maison de son enfance. De là, via Tiraspol en Transnistrie, nous avons été à Odessa, où Raïssa avait commencé ses études supérieures.

Retour à Paris

De retour à Paris en janvier 1947, ma mère ne retrouve pas son emploi, et je ne retourne pas à l'école Maïmonide : je deviens élève de sixième au lycée Claude-Bernard. Les années qui vont suivre seront très dures pour ma mère, qui n'a pas terminé ses études de pharmacie, n'a pas de spécialité ni de compétences commerciales, et devra naviguer entre plusieurs emplois et des périodes de chômage. Elle a été représentante en vêtements d'enfants, vendeuse dans une parfumerie rue Laffitte et finalement assistante de russe aux lycées Victor-Duruy et La Fontaine, sans oublier les travaux à la machine à coudre et le recopiage d'adresses sur des étiquettes pour des sociétés de vente par correspondance, activité qui nous a tenus tous les trois occupés des nuits entières.

Veuve de guerre, elle ne l'était pas pour l'administration, qui se refusait à admettre que mon père avait été arrêté pour faits de Résistance – et elle avait probablement raison puisqu'il est plus vraisemblable qu'il ait été arrêté dans une rafle antijuive –, mais un article de loi spécifiait que l'épouse française d'un étranger engagé volontaire dans l'armée française et mort en déportation avait droit à cette pension de victime civile de guerre. Comme la très grande majorité de ces veuves d'étrangers étaient elles-mêmes des étrangères pendant la guerre, il était évident que la volonté du législateur avait été d'accorder cette pension à des veuves devenues ultérieurement françaises ; mais il ne l'avait pas indiqué assez clairement dans le texte de loi. Je me suis attaché à obtenir cette pension pour ma mère ; ce fut une tâche ardue qui demandait de la patience. Je suis allé à l'Assemblée nationale explorer les travaux

préparatoires de la loi ; ils étaient convaincants et ont fini par convaincre. Le 4 mars 1965, le tribunal des pensions de la Seine a accordé cette pension tant espérée par ma mère ; jugement confirmé en 1968 par le Conseil d'État, qui a rejeté le pourvoi du ministre :

« Attendu qu'il résulte des pièces du dossier que Klarsfeld, après son évasion et sa démobilisation, a regagné Nice où il a servi dans les Groupes francs du mouvement Combat, qu'il a apporté son concours pour soustraire des patriotes aux Allemands, pour distribuer des tracts et pour fabriquer des fausses pièces d'identité, qu'il a été arrêté par la Gestapo le 30 septembre 1943 ; Attendu que le sieur Klarsfeld, ayant ainsi prêté son concours direct et personnel aux membres de la Résistance depuis sa démobilisation jusqu'à son arrestation, c'est-à-dire pendant deux ans et demi, doit être considéré comme membre de la Résistance [...] ; Attendu qu'à ce titre sa veuve a également droit à pension, attendu enfin qu'il y a lieu de souligner la situation particulièrement digne d'intérêt de ces deux personnes d'origine étrangère qui ont manifesté à la France leur attachement, les époux Klarsfeld sont venus y résider depuis 1923, et surtout la conduite élogieuse du mari qui s'est mis spontanément au service de son pays d'adoption jusqu'au sacrifice de sa vie ; [...] Dit et juge que la requérante a droit à une pension de veuve, et ce, à un double titre, soit en tant qu'ayant cause française de victime civile étrangère, qui avant le fait dommageable a servi comme engagé volontaire dans l'armée française, soit en tant qu'ayant cause de membre de la Résistance, à compter du lendemain de la date présumée du décès de son mari. »

Je n'étais pas avocat et je ne pensais pas le devenir, mais, en tant que fils, ce fut ma première victoire judiciaire ; j'avais défendu au tribunal la cause de ma mère, et elle méritait de l'être.

*
* *

Raïssa est née le 12 mars 1904 à Cahül, petite ville de la Bessarabie russe, après avoir été ottomane. Son père, Ghers Naoumovitch Strimban, appartenait à une vieille famille remontant, paraît-il, à la conversion des Khazars au judaïsme au x^e siècle. Il était pharmacien diplômé à Moscou, et est mort d'une crise cardiaque avant

d'avoir quarante ans. Sa veuve, ma grand-mère Perl née Herzenstein, était russe également, issue d'une famille aisée de planteurs de tabac; un des Herzenstein, député à la Douma, fut assassiné par les anarchistes en 1906.

Je ne dispose ni de photos d'Arno ni de photos de Raïssa enfants. Une seule photo la représente à treize ans; elle a été envoyée par Raïssa à une amie qui était interne au lycée avec elle à Ismaïl, autre petite ville au sud-est de Cahül.

La naissance de Raïssa, que l'on appelait par son diminutif «Raya», fut marquée par de nombreux et terrifiants pogroms en Bessarabie, dont celui de Kichinev, et les oncles de Raïssa participèrent activement à l'organisation de la défense des Juifs. Raïssa nous racontait comment il lui arrivait de se rendre à l'école à cheval. Leur demeure était vaste et pleine d'animaux, d'enfants et de domestiques. Elle avait deux sœurs et un frère. Nina a été envoyée étudier la médecine à Saint-Pétersbourg; elle était interne à l'Institut Smolny quand Lénine y établit son quartier général pendant la Révolution. Elle abandonna ses études pour épouser un directeur de banque qui poursuivit sa carrière sous les communistes. Lida, la dentiste, a étudié à Varsovie. Leonid, le fils, étudiait à Prague quand il prit la malheureuse décision d'aller épauler en Russie le nouveau régime; accusé de trotskisme, il passa des années au Goulag avant de recouvrer la liberté. Quant à Raïssa, après de brèves expériences universitaires dans plusieurs pays, elle passa son PCB¹ à la Sorbonne. Elle adorait la langue russe et la parlait parfaitement. Sa famille était juive, mais de culture russe; ma mère avait un vague sentiment religieux juif. Elle parlait aussi l'allemand, le yiddish, le roumain et le français avec un charmant accent russe.

Les photos de l'époque montrent une belle jeune femme, toujours à la mode, que ce soit à Berlin, à Nice ou à Bucarest, villes où elle rejoignait souvent ses parents; sa mère s'était remariée avec un gentleman juif russe, pharmacien lui aussi, Avseï Abramovitch Tessarschi, et dans l'entre-deux-guerres ils ont beaucoup voyagé à travers l'Europe. Raïssa ne prenait pas assez au sérieux ses études et les a abandonnées dès qu'elle s'est mariée. Elle avait, à tort, confiance en l'avenir et en la fortune de ses parents en Roumanie.

1. Certificat d'études physiques, chimiques et biologiques nécessaire pour entreprendre des études de médecine.

Leurs biens en Bessarabie furent confisqués lorsque cette région fut annexée de nouveau par l'Union soviétique. Les deux totalitarismes ont été efficaces : les nazis ont pris à Raïssa son mari ; les communistes, les biens de sa famille et de celle d'Arno. Ma mère n'avait jamais manqué d'argent ; après 1947 et pendant près d'une quinzaine d'années, elle eut beaucoup de soucis financiers jusqu'à ce que l'Allemagne fédérale lui verse des indemnités et une pension convenable, qui lui rendirent sa sérénité, lui permirent d'aller souvent chez ses sœurs et son frère, et de les aider matériellement. Pour ma part, en 1960, je n'ai pas voulu de la pension allemande de privation de santé, considérant que ma santé était bonne et souhaitant faire mon service militaire.

J'aimais tellement ma mère que je ne l'ai jamais quittée plus de quelques semaines ; ma sœur non plus, même si elle se disputait souvent avec elle – question de génération. Moi, j'étais un fils turbulent mais docile, qui ne sortait jamais en boîte, qui n'allait pas plus loin que le Parc des Princes ou le stade Jean-Bouin, qui lisait beaucoup, même s'il retenait peu – je prenais quatre livres trois fois par semaine à la bibliothèque publique de la rue de Musset. Ma sœur a passé ses deux bacs avec mention « bien » à une époque où cela signifiait beaucoup. Je n'ai eu que « passable » au premier et n'ai passé le second qu'après avoir redoublé. Ma mère n'avait d'yeux que pour moi et pensait que sa fille était dissipée et volage. Elle s'adressait à nous en russe ; ma sœur répondait en russe et moi en français.

Après son bac, au lieu de préparer Normale Sup qu'elle aurait certainement intégrée, ma sœur, pour aider les siens, réussit brillamment le concours d'institutrice, classée à la deuxième place devant des centaines de concurrents. Institutrice dans des quartiers difficiles, elle se heurta à l'hostilité de son inspectrice générale qui n'appréciait pas qu'elle continuât ses études de russe en Sorbonne. Elle fut reçue à l'agrégation, là encore à la deuxième place, et put enfin respirer. Elle fit, selon le vœu de ma mère, le plus sage des mariages. En 1962, dans la Roumanie communiste, le prédécesseur de Ceaușescu, Gheorghiu-Dej, était un dictateur raisonnable et non un mégalo-mane comme son successeur. Sous son règne, le boucher de ma tante fut même envoyé à Paris pour étudier le découpage de la viande, alors que sous Ceaușescu beaucoup de Roumains oublièrent ce qu'était la viande. Ma mère y fit alors connaissance d'un couple

de Juifs bessarabiens de son âge, dont le fils, Alexandre, était ingénieur. Il plut à ma sœur et l'année suivante, quand la famille Davidovici parvint à quitter la Roumanie pour Paris, ils se fiancèrent.

Le mariage de ma sœur fut célébré le 12 mai 1963 et le mien le 7 novembre 1963; tous deux eurent lieu à la mairie du XVI^e arrondissement. Plus tard, Georgette et Alik divorcèrent pour incompatibilité de caractère après avoir eu un fils que ma sœur, par provocation, prénomma Maldoror, et qui se félicite aujourd'hui d'avoir un prénom si littéraire et original. Au grand dam de ma mère, Georgette, à l'hôpital, tricotait une layette noire pour son bébé.

La sixième au lycée Claude-Bernard en 1947 fut pour moi un désastre. Le professeur principal, celui de français et de latin, M. Laboesse, au menton balafré par une large cicatrice – souvenir laissé par un uhlan en 1914 –, me terrorisait et semblait y trouver jouissance, alors que je méritais peut-être de sa part une certaine bienveillance: j'étais orphelin et avais choisi d'étudier le latin. Sans doute étais-je nul en grammaire, mais de là à me faire peur à ce point! Je ne le lui ai jamais pardonné; ma répulsion m'a amené pendant deux semaines à ne plus aller au lycée, à falsifier un mot d'excuses, à vagabonder dans Paris jusqu'aux Grands Boulevards avant de pouvoir rentrer chez nous – j'étais demi-pensionnaire et allais à l'étude, je devais donc remplir une journée de 8 heures à 18 heures.

Chaque jour depuis des années, quand je me rends au bureau rue La Boétie, je passe au pied du Trocadéro et tourne à gauche au Grand Palais, empruntant l'essentiel de mon parcours de gamin d'il y a soixante-sept ans. C'est ainsi que j'ai pu épater par ma mémoire Danielle Mitterrand au cours du dîner qui précéda la remise du Prix de la Mémoire qu'elle avait fondé et qu'elle remit, au palais de Chaillot, au Dalai-Lama et à moi-même. J'étais le seul à pouvoir réciter les quatre textes de Paul Valéry qui figurent sur les frontons de part et d'autre du palais de Chaillot. Je le dois à l'école buissonnière.

Au terme de l'année scolaire, le lycée conseilla fermement à ma mère de me changer d'établissement. Ce fut bien pire: ma mère m'inscrivit comme interne au collège de Châteaudun. J'y étais très isolé; on y mangeait très mal; les internes, fils de paysans, apportaient chaque semaine leur nourriture et ils n'étaient pas partageux.

Les pions étaient méchants comme la peste et nous infligeaient des punitions corporelles. Ma mère ne me croyait pas parce qu'elle avait choisi ce collègue sur le conseil d'une amie dont le fils, de quelques années plus âgé que moi, s'y plaisait beaucoup. Elle ne savait pas qu'il jouait aux cartes, qu'il gagnait très souvent et améliorait ainsi son ordinaire.

J'étais malheureux, sale, hirsute, malade : venue me rendre visite, ma sœur ne m'a pas reconnu à l'arrêt d'autocar et m'a pris pour un petit mendiant. Elle en a pleuré. Ma mère a décidé de me reprendre à Paris. Je n'avais rien appris. Si j'ai gardé de bons souvenirs de Châteaudun, ce n'est pas celui du collège, mais celui du château du Dunois, si impressionnant, où j'allais de salle en salle aussi souvent que je le pouvais et où je m'évadais en inventant des aventures de chevaliers. Autre souvenir merveilleux : pour une petite pièce, on pouvait louer une barque et se laisser aller sur le Loir ; j'étais enfin seul, sans mes condisciples si grossiers en groupe dans le dortoir et dans le réfectoire ; là, je rêvais les yeux au ciel sous les feuillages, en communion avec la nature qui m'enveloppait, comme dans les bras de ma mère.

Enfant meurtri par la guerre, Parisien au milieu de provinciaux et maltraité par les pions, c'est à Châteaudun, en mai 1948, que j'ai appris par un journal local la naissance d'un État juif. Je n'avais pas oublié que j'étais juif, sans autre contenu que la traque menée par les Allemands, mais j'ai aussitôt compris l'importance de l'événement que représentait la création de l'État d'Israël. J'ai pu lire aussi dans le journal local que l'armée d'Israël combattait plusieurs armées arabes et que l'existence de l'État juif allait dépendre de l'issue de la guerre. Les informations ne me parvenaient que par le journal, et je me revois passant à quatre pattes devant la loge du concierge du collège pour courir chez le marchand de journaux. Je n'avais pas de quoi acheter le journal : je lisais les titres, et je gardais toutes mes joies et toutes mes angoisses pour moi, sans pouvoir les partager avec quiconque, car je n'avais aucun ami.

En octobre 1948, le lycée Claude-Bernard m'a repris en cinquième. Le professeur de lettres, M. Borot, a demandé à chaque élève de préparer un exposé. J'ai choisi les Nations unies, qui siégeaient alors à Paris, au Trocadéro. Dans la grande salle de l'Assemblée générale, le débat porte sur Israël et je suis impressionné par la violence des discours anti-israéliens des délégués des États

arabes. Je n'ai que treize ans, mais il m'apparaît qu'il y a une suite à ce que j'ai vécu, et que, après les Juifs, c'est maintenant l'État d'Israël qui est la cible.

Les années qui suivent se ressemblent : les professeurs sont tous des agrégés. Ils instruisent, mais ne parviennent pas à éveiller ma personnalité et mon esprit critique. Je subis plus leur enseignement que je n'y participe. On ne parle jamais de la vie ordinaire ou d'événements tels que la dernière guerre ; nos livres, nos enseignants et leurs élèves évoluent dans un monde irréel, quelque part entre le XVII^e et le XIX^e siècle. Au lieu de nous faire comprendre que Racine ou Victor Hugo sont des étapes vers notre avenir, on nous fixe dans le passé et on ne nous prépare pas à ce qui nous attend. Je n'en garde pas moins une véritable reconnaissance à mes professeurs de lettres, MM. Guyon, Bellay, Carnoy, Michel, qui ont fait de moi un adolescent sensible et délicat, immergé dans la culture classique gréco-latine, même si en grammaire j'étais vraiment mauvais ; mais j'aimais l'histoire ancienne et je ne voulais pas lâcher le grec pour l'allemand ou l'italien. Je suis sûr que cette culture m'a permis de faire les choix décisifs que je n'aurais probablement pas faits si j'avais poursuivi ma scolarité à l'école Maïmonide. Mes héros n'étaient pas David ou les Maccabées ; ils étaient à Rome et à Athènes. Plus tard, j'ai mis au service de la cause que je défendais des armes forgées dans une culture antagoniste à cette cause. Qui sait ? Peut-être au fond de moi ressemblé-je davantage à ceux que je combats qu'à ceux que je défends.

À l'époque, nous vivons très isolés ; je n'ai que des camarades et pas d'amis. Je partage mon pupitre avec Henri Godard, le meilleur de la classe, qui deviendra professeur à la Sorbonne et grand spécialiste de Louis-Ferdinand Céline. Je lis ; je vibre en apprenant les exploits de Fausto Coppi, qui m'emmène un jour avec lui de son hôtel de la rue de la Tour, où je l'attends à la porte, jusqu'au Vélodrome d'Hiver, où il me fait entrer sans payer ; je vois des films dans l'un des quatre cinémas du quartier : le Porte de Saint-Cloud Palace, l'Exelmans, le Palladium et le Murat ; je préfère les films américains, ceux de Ford, Walsh, Hawks, et Chaplin ; mes acteurs préférés sont Errol Flynn, Stewart Granger, ou encore Humphrey Bogart. L'été, ce sont les colonies de vacances : à Saint-Raphaël en

1949, d'où je suis allé en pèlerinage à vélo jusqu'à Nice; à Paimpol, à Saint-Jean-de-Luz, à Boulouris, à Rugles.

Je commence lentement à m'éveiller en première, en 1953. Mon professeur d'histoire, Louis Poirier, Julien Gracq de son nom de plume, qui vient de refuser le prix Goncourt, me qualifie ainsi de «très bon élève, appliqué et éveillé». Je reste fidèle au souvenir de mon père. Je suis allé au cimetière de Bagneux pour assister au dévoilement du fier monument dédié aux volontaires juifs étrangers, et en 1953 j'ai assisté à la pose de la première pierre du mémorial du Martyr juif inconnu.

Cette même année, je décide d'aller au kibboutz en Israël. Lors de mon inscription pour ce voyage, une jeune fille juive qui part elle aussi me convainc de l'accompagner à la cérémonie en hommage aux victimes de la rafle du Vélodrome d'Hiver. C'est alors, et alors seulement, que j'apprends non par les discours des orateurs, mais par les commentaires de membres de familles détruites par la rafle, que les policiers responsables de l'opération étaient tous français. Je suis parti en Israël avec mon premier grand ami, Daniel Marchac, futur chirurgien réputé dans le monde entier dans son domaine d'expertise, la réparation faciale. Après une semaine de traversée sur le *Negbah* à cent dans le dortoir à fond de cale, et en dansant la *hora* sur le pont, vient l'instant exaltant de débarquer sur une terre juive et de voir en chair et en os un policier juif. Comment un Juif peut-il être policier alors que les Juifs avaient été traqués par les policiers? Pour de jeunes Juifs, c'était tout à fait extraordinaire. Notre groupe de lycéens a été installé dans un vieux kibboutz des années 1920, fondé par des Juifs hongrois, à Geva, près d'Afula. Un animateur de l'Agence juive nous a pris en main pour nous apprendre l'hébreu et nous persuader de rester en Israël; mais il l'a fait avec maladresse et arrogance. Il nous reprochait d'être «trop français» et nous culpabilisait en affirmant que notre place était là, en Israël. Conséquence: plusieurs d'entre nous se sont sentis français avant tout et l'ont mal pris, Daniel et moi en particulier. Nous sommes passés par la fenêtre du secrétariat du kibboutz, avons récupéré nos passeports et sommes partis à la rencontre d'Israël. Nous avons déjà eu le temps de faire des *tiouls*, c'est-à-dire des excursions avec notre groupe en Galilée et dans le nord du pays ainsi qu'à Jérusalem. Daniel et moi sommes donc allés en stop à Sodome pour voir la mer Morte, puis au bord de la mer Rouge, à

Eilat, où il n'y avait à l'époque que quelques baraques. Ma tante Rachel, sœur de mon père, m'a accueilli à Haïfa, où elle vivait après avoir quitté la Roumanie, et avant de rejoindre son fils à Quito, en Équateur. Daniel et moi avons embarqué juste à temps sur le *Negbah* pour le voyage de retour.

Candidat en 1954 à une bourse de voyage Zelligja, mon projet «Ulysse, fils d'Ulysse» est retenu : il me faudra rédiger un rapport, tenir un journal de voyage et un carnet de comptes, et partir avec une toute petite bourse et un diplôme qui explique que, pour forger son caractère, le jeune homme que je suis est parti sans argent, mais avec un projet qu'il tient à réaliser. J'ai loupé le bac en juillet ; j'ai paniqué à l'examen et cru devoir disserter sur une question de logique en lisant le sujet : «Les problèmes de la vie», alors qu'il s'agissait de métaphysique. Je pars malgré tout en stop à Marseille. Un navire grec, l'*Aeolia*, me conduit à Athènes, à Delphes, puis dans le Péloponnèse. Je suis dans le ravissement de découvrir sur place les merveilles de mes livres de classe. Il n'y a pratiquement pas de touristes ; je dors une nuit à l'emplacement du trépied de la Pythie. Puis j'explore Constantinople et traverse la Grèce en stop d'est en ouest, et passe par Corfou, Brindisi. Je dors dans mon sac de couchage par terre, à la belle étoile, et me nourris de sandwiches et de fruits. Enfin, Capri, Naples, Rome et Florence, la découverte de l'Italie sublime.

Je loupe de nouveau le bac en septembre : catastrophe. Le proviseur écrit : «Élève brillant, dont l'échec a été une profonde surprise.» Pourtant, je n'étais pas mauvais en philo ; mon professeur m'avait même préparé pour le premier concours de la dissertation européenne des Écoles, et j'avais obtenu le deuxième prix à Paris avec remise du diplôme dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne. Mon professeur s'appelait Maurice Gait. À l'un de ses cours, il a évoqué les camps de concentration et affirmé qu'on avait exagéré à leur propos. Indigné, je me suis levé et j'ai quitté la classe. Passant dans les couloirs, le surveillant général m'a demandé ce que je faisais là à pleurer ; je lui ai dit la vérité. Il m'a alors appris que Maurice Gait avait été commissaire général à la Jeunesse sous Vichy ; qu'il avait été condamné à la Libération, et que c'était la première année où cet agrégé de philosophie reprenait ses cours. J'ai

été très distant par la suite avec mon professeur qui, à l'issue de l'année, avait porté la mention suivante sur mon bulletin : « Esprit vif. Résultats réguliers et souvent fort satisfaisants. » Maurice Gaït a ensuite quitté l'enseignement pour le poste de rédacteur en chef de l'hebdomadaire d'extrême droite *Rivarol*.

Pendant les vacances de Pâques 1955, grâce à une relation de ma mère, je m'embarque sur un petit bateau qui transporte du champagne de Gennevilliers à Londres : quatre jours à descendre la Seine avant de traverser la Manche. J'apprends même à tenir la barre. Du côté de Rouen, je fais la connaissance de l'abbé Pierre en visite dans ce qui était, je crois, son premier centre Emmaüs.

À Londres, je loue une chambre à Hampstead, au-dessus d'un pub. Je me réveille en entendant des cris : c'est le mannequin Ruth Ellis qui vient, dans une crise de jalousie, de tuer son amant d'un coup de revolver à la sortie du pub. En France, elle serait très vite sortie de prison, mais elle a écopé de la peine capitale – et a été la dernière femme à être pendue en Angleterre. Autres souvenirs marquants de ce Londres où les ruines du Blitz sont encore visibles : les hommes qui dans la rue arborent massivement le chapeau melon et balancent d'avant en arrière leur parapluie, ainsi que la grève des journaux qui plaque sur le visage des Londoniens un masque d'intense frustration.

De retour à Paris, je me mets à fréquenter le stade Géo-André en compagnie de deux copains, Weiss et Perec. Trois jeunes Juifs qui ont perdu un père ou une mère et qui ne parlent que de sport et de cinéma – l'un d'entre nous, Georges Perec, deviendra ce grand écrivain dont l'œuvre est fortement marquée par la Shoah, ou en procède. À cette période, j'ai lu le livre qu'Inge Scholl a consacré à la résistance des jeunes Allemands du mouvement de « La Rose blanche », dont son frère Hans et sa sœur Sophie, décapités par les nazis, faisaient partie. En distribuant des tracts contre Hitler, quand bien même ils savaient qu'ils ne pourraient échapper aux enquêtes policières, ils avaient décidé de risquer leur vie pour une cause difficile : celle d'une action vouée à l'échec, car ils ne pouvaient soulever une Allemagne unie derrière son Führer. Mais ce fut un échec fécond : le sang de leurs têtes tranchées garantissait l'existence d'une autre Allemagne et, longtemps après, des Juifs comme moi,

victimes des Allemands, allaient entendre leur appel et faire les justes distinctions qui s'imposaient. Sans Hans et Sophie Scholl et leurs vaillants camarades exécutés, eux aussi, je ne pense pas que j'aurais surmonté si tôt des préjugés bien naturels.

Je suis passé par l'Allemagne pour la première fois en 1955 pour mon second voyage Zellidja après avoir reçu le troisième prix venant récompenser mon premier voyage, qui m'a été remis à la Sorbonne lors de la cérémonie de remise des prix du Concours général. Philippe Labro avait gagné le deuxième prix pour son étude sur le cinéma américain, et Daniel Costelle partageait le troisième prix avec moi pour son rapport sur le cinéma anglais. Pour ce deuxième voyage, j'avais pris pour sujet «L'enseignement secondaire en Scandinavie»: mon voyage m'a donc conduit à Hambourg, Copenhague, Oslo, Narvik, où j'ai réparé les verrières d'un producteur de fleurs, Tornio en Finlande, puis Stockholm, où j'ai été garçon de restaurant. Je découvre les paysages, mais aussi les filles, faisant plusieurs rencontres en route: Silke, Dorte, Sonia. De l'enseignement secondaire, je retiens surtout que, dans l'intérêt général, les élèves des pays scandinaves doivent apprendre au minimum trois langues vivantes en plus de la leur afin d'être tout à fait compétents dans les échanges internationaux; ce qui n'est pas mon cas ni celui de la plupart des élèves en France.

Serge.....	249
<i>Contre l'impunité des criminels nazis en France.....</i>	251
Beate.....	255
<i>Lischka traqué</i>	257
Serge.....	263
<i>Le dossier Kurt Lischka</i>	265
<i>Le dossier Herbert Hagen</i>	275
<i>L'opération Lischka</i>	283
Beate.....	291
<i>Juger Lischka et Hagen, ou bien Beate et Serge?.....</i>	293
<i>Israël</i>	305
<i>Des relais dans l'action.....</i>	311
<i>Le prix du combat</i>	315
<i>Le criminel nazi type: Klaus Barbie.....</i>	319
<i>Manifestation à Munich.....</i>	329
<i>Barbie alias Altmann</i>	335
<i>À La Paz pour démasquer le « boucher de Lyon »</i>	345
<i>L'attentat</i>	363
Serge.....	367
<i>Tir à blanc ou tir réel.....</i>	369
<i>L'enlèvement raté de Barbie</i>	377
Beate.....	381
<i>Arrêtée à Dachau, jugée à Cologne.....</i>	383
<i>Militer à Damas</i>	391
Serge.....	397
<i>À la recherche de preuves irréfutables.....</i>	399
Beate.....	417
<i>Contre les dictatures en Argentine et en Uruguay</i>	419
Serge.....	423
<i>Le document choc</i>	425
<i>Offensives contre Bousquet et Leguay.....</i>	431
<i>Au secours des Juifs de Téhéran</i>	439
<i>Le procès de Cologne</i>	443
<i>Efforts de justice et de mémoire.....</i>	451
<i>Le retour forcé de Barbie à Lyon</i>	453
<i>Le déclenchement de l'affaire Papon</i>	463
<i>Face au négationnisme</i>	469
<i>Sur la piste d'Alois Brunner</i>	475

Beate.....	485
<i>Walter Rauff: l'impunité dénoncée à Santiago du Chili...</i>	487
<i>La traque de Josef Mengele.....</i>	491
<i>L'affaire Kurt Waldheim (1986-1987).....</i>	499
<i>À Beyrouth en secteur musulman.....</i>	505
Serge.....	509
<i>Dans la gueule du loup.....</i>	511
<i>Péripéties dans les affaires Leguay, Bousquet, Papon.....</i>	515
Beate.....	519
<i>Contre Brunner, de New York à Berlin-Est.....</i>	521
Serge.....	523
<i>À Damas, contre Brunner.....</i>	525
Beate.....	529
<i>Derniers rebondissements dans l'affaire Brunner.....</i>	531
Serge.....	537
<i>Aux côtés des Roms à Rostock en 1992.....</i>	539
<i>Polémiques avec François Mitterrand.....</i>	543
<i>Le destin du fichier des Juifs.....</i>	553
<i>Touvier arrêté, Bousquet inculpé.....</i>	559
<i>Le procès Touvier.....</i>	565
<i>À Palé contre Karadžić et Mladić.....</i>	571
<i>L'affaire Papon.....</i>	575
Beate.....	597
<i>Candidate à la présidence de la République fédérale allemande.....</i>	599
Serge.....	605
<i>La question des spoliations et de la réparation due aux orphelins.....</i>	607
<i>Chevaliers de la bonne mémoire.....</i>	625
<i>La traque des nazis: le combat continue.....</i>	633
<i>On ne transige pas avec la vérité historique.....</i>	635
<i>Militer encore et jusqu'à la fin.....</i>	645
<i>Faire œuvre de mémoire.....</i>	651
<i>Des voix qui toujours portent.....</i>	661
Épilogue.....	667
Remerciements.....	675
Crédits des illustrations.....	676
Index.....	677